BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

N° 27 — JUILLET 1975



BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

publié trimestriellement par LE CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON II

s: rmaire

Éloge d'André Gide, par Jacques Rivière	3
Le dossier de presse des Faux-Monnayeurs (suite)	9
Le dossier de presse de Thésée	25
Journée gidienne en Pays d'Auge	41
Pour le centenaire d'Henri Ghéon	43
André Gide, par Henri Ghéon	45
Chronique bibliographique	59
Informations diverses	63
Nouveaux Membres	66
Publications	 67

Le N°: 5 F Ab. un an : 20 F (Étranger : 25 F) Payable à : "Association des Amis d'André Gide", CCP Paris 25.172-76

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

PRÉSIDENT D'HONNEUR

M. André MALRAUX

COMITÉ D'HONNEUR

MM. Jean DELAY, François MAURIAC (†) et Jean PAULHAN (†)
de l'Académie française;
M^{mes} Marie-Jeanne DURRY, Anne HEURGON-DESJARDINS
et Élisabeth VAN RYSSELBERGHE;
MM. Marc ALLÉGRET (†), Auguste ANGLÈS, Julien CAIN (†)
Étienne DENNERY, Gaston GALLIMARD, Jean GIONO (†), Jean HYTIER
Marcel JOUHANDEAU, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET

Robert RICATTE et Jean SCHLUMBERGER (†).

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Mme Catherine GIDE présidente

MM. Marcel ARLAND, de l'Académie française Ceorges BLIN, professeur au Collège de France Daniel MOUTOTE, professeur à l'Université de Montpellier et Justin O'BRIEN, professeur à l'Université Columbia (+) vice-présidents

MM. François CHAPON, Jean DENOËL, Claude GALLIMARD
Bernard HUGUENIN et Jean LAMBERT
membres

M^{me} Irène de BONSTETTEN trésorière

M. Claude MARTIN secrétaire

Secrétariat : Trésorière :

BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE M^{me} de BONSTETTEN Université de Lyon II 14, rue de la Cure 69500 BRON 75016 PARIS

Tél. (78).51.26.05 Tél. (1).527.33.79

CCP Paris 25.172-76
"Association des Amis d'André Gide"

FRAGMENTS INÉDITS D'UN "ÉLOGE D'ANDRÉ GIDE" PAR JACQUES RIVIÈRE

Un des meilleurs connaisseurs de Jacques Rivière, un des meilleurs connaisseurs d'André Gide, et le meilleur connaisseur de l'histoire des relations entre les deux écrivains — on a compris que nous normions Kevin O'Neill (1) — nous a commaniqué un texte inédit fort important, que nous sommes heureux de publier ici, avec l'aimable autorisation de notre ami Alain Rivière.

Il s'agit de pages faisant partie de l'état définitif d'une première version (inédite) de l'"Éloge d'André Gide" sur lequel s'achevait la grande "Étude" de 1911. De cette étude, nous écrivions, page 4 du BAAG de janvier, que la conférence publiée en 1926 lui "faisait pendant", laissant donc entendre que, douze ans après le premier texte, elle nous livrerait la pensée dernière, la pensée la plus profonde de Jacques Rivière sur Gide : cela n'est sans doute pas exact, et surtout, plus encore que l'essai donné en 1911 a 17 Crande Fevue, les pages qu'on lira ci-après apparaissent, selon Kevin O'Neill, manifester fidèlement l'attitude apontance et ofne de Rivière à l'égard de l'œuvre de Gide, avant que d'autres considérations (besoin de se trouver en défaut par rapport à la doctrine chrétienne, de ne pas trop déchoir aux yeux de Claudel, etc...) ne viennent l'inciter à s'exprimer avec plus de modération et de réserve...

Nous reproduisons, à la suite de ces deux fragments inédits, les passages correspondants de l'étude publiée. Que Jacques Rivière n'ait choisi ceux-ci qu'à regret, on peut en voir le signe dans le

^{1.} Qui achève de préparer l'édition de la Correspondance Gide-Rivière et vient de publier dans le n° 3 des Cohiere du 200 sière (voir plus loin notre Chronique bibliographique) un article passionnant sur "deux épisodes dans l'histoire de leurs relations".

fait que les fragments écartés sont le seul passage étendu des quelque trois cents pages manuscrites des premières versions de cette "Étude" qui n'a pas été raturé...

... J'aime ... en Gide la puissance d'accueil, le secret épanouissement de son âme. Par lui j'ai compris que de même qu'il n'y avait point de pensée que mon esprit eût le droit de ne pas connaître, de même il n'y avait point d'être, point de chose, point d'événement qui ne méritassent l'attention de mon cœur. Ménalque a délivré en moi cette douce tendance à tout accueillir, cette ouverture délicate et comme égarée de mon désir. C'était je ne sais quoi d'impatient parmi mon âme repliée, une plus grande soif, une demande muette et immense, l'avertissement confus de l'innombrable univers. Je n'osais pas me dire : "Tout vaut d'être connu ; tout est digne d'amour." Pourtant je souffrais mal les limites de mon cœur. nalque a délié ma contraction ; il m'a privé de tout refus ; il m'a laissé devant la vie tout éperdu de ne plus trouver en moi nulle réserve, tramblant d'accueil et d'égale admiration.

J'étais encore presque un enfant. Je me souviens de cette longue année délicieuse. Loin de Paris, solitaire, il me semblait que tout un paradis se fût ouvert en moi ; je l'écoutais ruisseler comme une source et plein de voix limpides. Rien ne venait à moi qui ne me fût un enchantement. J'avais perdu toute puissance de distinguer le bien et le mal. J'étais si bien donné au monde que je n'y distinguais plus aucun mal. Je portais en moi une violence émerveillée ; je prenais avec moi toute rencontre sans m'interroger sur sa valeur. J'avais appris à ne rien négliger ; les plus humbles spectacles me ravissaient...

Je plains ceux qui n'ont pas connu cette extase, cette attente t cette ferveur indéfinies...

Nais pourquoi donner des raisons générales pour justifier ce qui dans Gide m'était surtout nourriture personnelle? Je veux dire seulement en quoi l'accueil m'était si cher, en quoi il me convenait si précieusement. Car pas plus que ma pensée, je ne sens mon âme close. Sans doute je sais tenir ce qui m'est donné; mais je n'en garde pas moins le désir et le regret de tout ce que je n'ai pas; sans cesse me tourmente tout l'univers. Je ne cesse pas d'être attaché à tout ce qui existe et que je ne verrai jamais. Il n'y a rien dont je me supporte privé, rien vers quoi ne s'en aillent mes souhaits inlassables. Je ne suis pas de ceux qui, pour avoir trouvé

leur voie, perdent toute inquiétude et tout repentir. Je ne sais pas renoncer à l'impossible.

o

... Moi je me reconnais dans l'immoraliste. Je suis ce qu'est Michel. Je suis bien autre chose, mais je suis cela aussi. Et pourquoi ne le dirais-je pas ? Cette allégresse, je la maintiens enfoncée en moi, et par moments je n'ai plus de courage contre elle ; elle monte, elle m'envahit. Cette allégresse et cette méchanceté. Ceux qui feignent de n'avoir rien de commun avec l'immoraliste, ils ignorent donc ces matins où l'on se réveille bien ? Tout est clair, aigu et dur autour de moi ; et en moi toute ma vie. Elle vient battre les parois intérieures de ma poitrine comme une mer... Elle m'élève comme un Dieu... Je ne peux la resterindre. Elle ne me demande pas conseil. Simplement elle me dépasse, elle déborde de moi comme un cri.

Qu'on veuille ne voir dans cet aveu le désir de me glorifier ni de m'humilier. Je ne cherche qu'à faire comprendre la plus grave raison de mon admiration pour Gide. Il est le seul chez qui j'aie trouvé le récit fidèle de mes exaltations intérieures, de ce grand mal de la joie, dont parfois je me sens dévoré. Nietzsche est un système. L'Immoraliste est l'histoire terrible d'une partie de mon âme.

0

Et voici qui achève mon admiration. Ce livre n'est pas seul. D'autres livres s'approchent de lui, et lui répondent. Il est entouré de compensations. — Il en est ainsi pour toute l'œuvre de Gide. Quel esprit jamais osa d'aussi puissantes, d'aussi dangerouses alliances ? L'Immoraliste et La Porte étroite. Nous savons en quoi ces deux livres se ressemblent. Mais comprenons bien maintenant la hardiesse de leur opposition rejointe.

Je tiens en moi ces deux sentiments : en même temps la joie de vivre, ce sombre transport, et je ne sais quel renoncement, cuelle déprise du monde, quel meilleur espoir jalousement gardé. Je connais ma vie avec un délice qui est presque de la colère ; mais j'ai mon âme qui est réservée pour une félicité plus pure. Chaque sensation m'est douce, profonde et nouvelle comme à la terre aride la pluie ; mais je ne suis pas d'ici-bas quoi que j'en aie. Malgré tout j'ai un grand désir de mon origine. A ces deux sentiments je suis obligé à la fois. Je ne les cultive pas par amour de l'antithèse ; mais à l'un je ne puis l'autre sacrifier.

J'aime Gide puisqu'il les réunit. Il est le seul qui

ne me force pas à choisir, le seul que je puisse écouter sans partage. Comme il comprend que je sois plein de sensuel amour, de même il admet qu'un tel amour ne me satisfasse point ; il exprime à la fois mon extase d'être au monde et ce vague besoin qui me tourmente d'en être séparé. — Telle est la dernière raison qui m'attache à lui...

EXTRAITS DES DERNIÈRES PAGES DE L'"ÉLOGF D'ANDRÉ GIDE" PUBLIÉ EN 1911 (1)

(...) Qui ne sent, à la simple lecture des livres de Gide, cette sorte de quet subtil de toute son âme ?

Et parce que nul amour en elle n'est dominant et exclusif, à cause de cette active égalité intime, son âme est prête sans cesse à recevoir tout l'univers, elle se dispose à sa rencontre ; elle tourne vers partout un visace que l'attente et l'admiration font silencieux. Comme j'aimais son intelligence entièrement déroulée, j'aime encore en Gide cette immensité secrète du cœur.

Par là surtout il m'est cher, par là il a influé sur moi. - C'était je ne sais quoi d'impatient au fond de moi, une plus grande soif, une demande muette et infinie, l'avertissement confus de l'innombrable univers. Quand j'ai rencontré Ménalque, j'ai senti se défaire soudain mon malaise et naître un émerveillement délicat, comme égaré : ne plus rien refuser, ne plus savoir de différences ni de dignités, devenir tellement ignorant de toute prédilection que chaque minute s'emplisse d'un plaisir qui vaille tous les autres. Je me souviens de cette lonque année délicieuse, il me semblait que tout un paradis se fût épanoui en moi ; j'entendais son chant perpétuel dans mon c pur ; sur les routes les plus arides m'accompagnait une joie infatigable. J'étais si bien donné au monde que je n'y trouvais plus aucun mal. J'avais appris à ne rien négliger : chaque matin je devinais à la couleur du jour entre les persiennes, quel temps il ferait. Il y avait entre deux collines une échappée sur la lande : toutes les heures, avec volupté, je revenais voir, insensiblement modifiée, la nuance du lointain pays bleu.

Sans doute on ne peut vivre toute sa vie sans préférence. Mais je plains ceux qui n'ont pas connu cette ex-

^{1.} Jacques RIVIÈRE, "André Gide", Études, réédition Gallimard, 1948, pp. 202-4.

tase, cette attente et cette ferveur indéfinies. Je pense qu'il n'y a point de véritable amour, bien fort, bien partial, bien injuste, si ne l'a précédé une longue période de cette indifférence passionnée qui me transportait alors. L'âme y prend de la violence, je ne sais quel élan sans limites ; elle se déplie tout entière, elle connaît son étendue. Et quand elle découvre enfin où se poser, quand vient le temps de se rendre fidèle, c'est de toute sa force qu'elle s'abat sur l'objet choisi.

Un être intact : voilă ce que j'admire en Gide. (...) Je contemple celui qu'aucune défaite n'a touché. De là cette joie terrible dont il est possédé et qui fait que s'écartent de lui tous les gens blessés.

Il y a la joie qui nous vient d'obtenir une chose très désirée. Elle est humble (...). Mais une autre joie est celle de l'homme qui sent dans le silence tous ses membres bien à leur place et le jeu secret de chacun et sa fine articulation ; la joie de l'homme qui tient son âme avec toutes ses idées, tous ses penchants, toutes ses volontés sans aucune exception et qui en perçoit l'exercice parfait, la santé sans défaut. (...) C'est de cette joie que Gide est empli, c'est elle qui l'accompagne partout comme une servante obstinée qui parle sans paroles et qu'il s'enchante de ne pouvoir contraindre à se taire.

Rien n'est plus défendu qu'une telle joie. (...) Elle est notre plus grand crime possible et nous passons notre vie à en écarter la tentation. Nous ne sommes pas nés pour être joyeux, mais pour souffrir, pour nous détruire et pour n'être plus. — C'est par effroi que nous avons laissé s'établir un tel silence autour de L'Immoraliste. qui est un grand livre.

Mais moi, que ferai-je si cette joie interdite, parfois je la ressens? Je ne peux la nier, elle est aussi
claire à certains instants que ma vie même. Ceux qui prétendent n'être pas concernés par L'Immoraliste, ils ne
connaissent donc pas ces matins où l'on se réveille
bien? Ah, dur bonheur, je te souffre plutôt que je ne
jouis de toi. Je tiens en moi mon être tout entier, nu et
violent comme un animal. Que l'air est donc précis et
terrestre! Je ne sortirai pas sans offense, je heurterai
en passant tout ce qui s'est levé ce matin d'humble et
d'honnêtement disposé. Il faut que je rie. Et de qui donc
ai-je besoin? Quelle tâche me capterait? Je suis homme
et l'on ne peut pas du moins m'en empêcher. Il y a quelque chose en moi d'irréductible. Je peux être détruit;
mais en ce moment

Je vis et cela est magnifique. (1)

Je loue Gide d'avoir osé l'expression de cette joie. Nietzsche sans doute avant lui l'avait enseignée. Mais Gide l'a racontée. Et que pèse un précepte auprès d'une description ? (...)

^{1.} Le Prométhée mal enchaîné, p. 190. (Citation de l'édition originale, où le Prométhée est suivi de "Réflexions" en partie reprises dans le Journal 1889-1939 sous le titre "Littérature et Morale". V. p. 91 du Journal.)

LE DOSSIER DE PRESSE DES "FAUX-MONNAYEURS"

(SUITE)

EDMOND JALOUX

(Les Nouvelles Littéraires, 13 février 1926)

(Bien des années ont passé depuis qu'Edmond Jaloux (1578-1949) louait Les Nourritures terrestres, en 1897 dans L'Indépendance républicaine, et L'Immoraliste, en 1902 dans La Renaissance latine (V. BAAG n° 20, p. 24). Auteur d'une douzaine de romans — dont Fumées dans la campagne, en 1918, connut le succès —, il est devenu l'un des critiques les plus écoutés de son temps, à la Revue Hebdomadaire puis dans Les Nouvelles Littéraires dont il assura longtemps le feuilleton sous le titre "L'Esprit des Livres".)

LES FAUX-MONNAYEURS, par André Gide (Nouvelle Revue Française).

Jamais je n'ai été plus embarrassé que devant le dernier roman de M. André Gide. Ou plutôt devant l'article que je dois ici lui consacrer. Car si je le loue uniquement, j'en fausse l'intention profonde et je le rabaisse au niveau d'œuvres qui n'ont été complètement réussies que par manque d'ambition de l'auteur, et si j'en montre trop les échecs, je risque de n'en plus faire voir l'ampleur et l'importance. Essayons cependant. M. André Gide appelle ce livre son premier roman. C'est dire qu'il a sur le roman des idées faites et qui, jusqu'à preuve du contraire, sont les plus justes. Quoi qu'en pensent ceux qui n'en écrivent pas, il y a un type idéal du roman, un type en quelque sorte parfait, dont on s'éloigne plus ou moins. Et quand un critique dit: "Ceci est un roman, ceci n'est pas un roman", cela signifie simplement que le livre en question se détourne ou se rapproche de ce type,

ce qui ne veut pas dire qu'une œuvre de volonté romanesque, mais qui n'est pas un roman, n'ait pas, par ailleurs, mille qualités. Le roman, au sens où l'entend M. André Gide, exige à vrai dire deux particularités qui ne s'excluent pas complètement, comme on l'a trop dit, mais qu'il est assez difficile de réunir. Il doit, tout d'abord, reproduire avec le plus de vérité profonde (je ne dis pas d'exactitude extérieure) les phénomènes de la destinée et les lois de l'humanité, mais en plus leur donner un style, ce qui ne signifie pas non plus que le style soit ici, soit simplement le bien-écrire ; il y a des livres fort bien écrits et qui n'ont pas de style. D'autre part, M. André Gide a bien nettement voulu établir qu'un roman devait montrer en action un certain nombre de personnages, ayant des caractères et des formes d'esprit différents, et les affronter dans des conflits. Aussi a-t-il appelé récits ses livres antérieurs, L'Immoraliste, La Porte étroite, Isabelle, dont l'action pivotait autour d'un personnage unique et qui n'offfait pas ces conflits multiples. L'ambition de M. André Gide a donc été ici d'écrire un grand roman, un grand roman comme il y en a eu si peu en France, un grand roman du type de ceux de Stendhal, de Dostoïevsky et de George Eliot. A-t-il réussi ? Je ne le pense pas et j'essaierai de dire pourquoi. Mais, je le répète, si j'insiste trop sur cet échec des Faux-Monnayeurs, je risque d'abonder dans le sens des lecteurs qui blâmeront ce livre et qui le blâmeront sans savoir qu'il n'est critiquable que si on prétend l'assimiler aux œuvres de la plus vaste envergure. M. André Gide n'a échoué que dans la mesure où il n'a pu se maintenir à un point où d'autres n'ont jamais pensé s'élever et que la plupart ne conçoivent même pas. Voilà, direz-vous, bien des précautions oratoires, mais je les crois nécessaires avant d'aborder ce livre.

0

Et d'abord qu'est-ce que c'est que Les Faux-Monnayeurs? C'est d'abord, je le répète, un roman, mais c'est
un roman doublé de sa propre critique faite par un personnage central (un des plus intéressants), qui lui donne
son sens et, par endroits, explique sa genèse. Comme dans
Paludes, le sujet est en même temps un certain état d'esprit et la critique de cet état d'esprit; seulement Les
Faux-Monnayeurs comportent aussi une série d'anecdotes et
un commentaire de la raison de les grouper. Un tel parti
pris était éminemment dangereux, car, ou le roman serait
trop beau et trop intense pour admettre cette partie critique, ou la partie critique serait trop importante pour
ne pas donner aux lecteurs le désir de négliger le roman.
Je crois que c'est en partie ce qui se passe ici, ce qui
n'empêche pas d'ailleurs Les Faux-Monnayeurs d'avoir des

parties romanesques de la plus grande force et de la plus sévère beauté. Si l'on avait le temps, in étudierait, les unes après les autres, toutes les idées littéraires jetées par M. André Gide dans son œuvre et qui sont, en quelque sorte, sinon tout à fait son testament romanesque, du moins le résultat des réflexions qu'il fait sur ce sujet depuis trente-cinq ans. Mais au cours de ce récit, j'en vois une qui me frappe, parce qu'elle explique bien des choses :

"Les idées... les idées, je vous l'avoue, m'intéressent plus que les hommes ; m'intéressent par-dessus tout. Elles vivent, elles combattent, elles agonisent comme les hommes. Naturellement, on peut dire que nous ne les connaissons que par les hommes, de même que nous n'avons connaissance du vent que par les roseaux qu'il incline ; mais tout de même le vent importe plus que les roseaux." M. Gide attribue cette phrase à Edouard, le personnage qui tient à peu près son rôle dans le livre, je veux dire son rôle intellectuel. Elle est conforme aux pensées précédentes qu'il a déjà émises dans plusieurs ouvrages, je peux donc la lui attribuer. J'y vois pour ma part la cause de cette faiblesse relative des Faux-Monnayeurs vis-àvis des grands auteurs que j'ai cités plus haut. M. André Gide ne s'intéresse pas assez à l'humanité, et s'il s'y intéresse ce n'est pas comme Balzac, Tolstoï ou Dickens pour y aimer un grand nombre de types différents ; il n'y poursuit que ce qu'il aime et cela donne à ses personnages, malgré son effort de différenciation, une grande monotonie. La première qualité d'un romancier, c'est de détacher complètement de lui les êtres qu'il crée, ou plutôt de gonfler de sa substance et d'animer de sa force des figures qu'il n'a pas choisies parce qu'elles lui ressemblent. Dans Les Faux-Monnayeurs il y a deux types d'êtres : il y a ceux que l'auteur chérit et dont il ne se détache pas assez pour les faire complètement vivants, et il y a ceux qui incarnent pour lui des choses ou des idées qu'il méprise et qui l'agacent, et il en fait aussitôt des caricatures. Quand Balzac peint la mère Cibot, il a certainement d'elle horreur, mais il la traite avec le même amour d'artiste que le cousin Pons. Il ne la raille pas parce qu'elle n'a pas le même idéal que luimême, il parle d'elle comme d'un monstre, mais il peint avec passion. M. André Gide ne fait pas cette différence, il décrit avec trop d'amour certains de ses personnages, - avec pas assez les autres. C'est la critique, à mon avis, la plus sévère que l'on puisse adresser à son livre : d'où une certaine confusion entre ses personnages préférés. Bernard, Olivier, Armand, Georges, se ressemblent tous : à tout moment l'on se trompe, on les confond d'autant plus que d'après un principe très discutable, M. André Gide déclare qu'il n'appartient pas au romancier de peindre la figure de ses héros. Je l'assure bien que s'il avait pris le soin de nous dépeindre physiquement, comme l'ont fait Tolstoï et Tourguenieff, ses principaux personnages, on ne les embrouillerait pas si facilement. Ce qui fait aussi que le personnage le plus réussi du livre, celui qui le domine complètement (je parle, bien entendu, au point de vue technique), c'est une figure à peu près secondaire qui s'appelle le père La Pérouse; n'ayant rien de ce qu'il faut pour attirer la sympathie personnelle de l'auteur, ni son antipathie, il est admirablement bien venu; il est plein, il est vivant et chacun des chapitres où il paraît donne l'impression d'une extraordinaire maîtrise, qui se retrouve d'ailleurs à bien d'autres endroits.

Ailleurs, M. André Gide écrit : "En localisant et en spécifiant, l'on restreint. Il n'y a de vérité psychologique que particulière, il est vrai ; mais il n'y a d'art que général. Tout le problème est là plus ou moins : exprimer le général par le particulier ; faire exprimer par le particulier le général." On ne saurait mieux dire et je ne crois pas qu'il soit possible de trouver à l'art une explication plus juste, mais est-il possible d'extraire également quelque chose de général de tous les faits particuliers? Je crois, pour ma part, qu'il y a dans le particulier plus ou moins de possibilités de général, et ce qui manque le plus aux Faux-Monnayeurs, c'est justement le général, et cela par un abus particulier. s'étonnerait pas de trouver dans un livre autant d'individus exceptionnels, si la contre-partie était mieux établie, mais aussitôt que nous sortons de cette société de jeunes gens bizarres, nous tombons sur d'étroits bour-geois de la plus morne banalité, ou bien alors, il aurait fallu nous faire sentir chez ces êtres exceptionnels un peu plus de vérité moyenne. M. André Gide a certainement été, dans cette œuvre, profondément influencé par Dosto-Ievsky, mais justement un Russe ne se trouve jamais dépaysé devant Dostolevsky, et aucun des Français qui liront Les Faux-Monnayeurs, en dehors des lettrés, n'aura l'impression de se trouver entouré d'êtres sinon pareils à soi, du moins assimilables à son esprit. Il y a là une erreur de perspective qui a son importance.

o

Mais voici que, de plus en plus, je ne fais que critiques à un livre qui mérite, par ailleurs, tant d'éloges. J'ai dit au début qu'il nous ramenait au type du roman idéal. Dans cette période de confusion où nous sommes, par excès de subjectivisme, toutes les notions littéraires étant de plus en plus faussées, il est essentiel qu'un homme de la classe de M. André Gide nous dise qu'il y a une manière de représenter la vie humaine qui soit

pour notre temps ce que fut la tragédie antique pour le sien, un genre qui a ses lois, qui doit faire un tout organique. Et j'ajoute qu'il s'en faut de bien peu que M. André Gide n'ait réalisé totalement son dessein.

Les Faux-Monnayeurs sont très visiblement inspirés par Les Possédés, plus particulièrement que par toute autre œuvre de Dostoïevsky. La scène finale, une des plus belles du livre, dans laquelle des enfants poussent un autre à se suicider, n'est pas sans évoquer ce genre de crimes que nous dépeint l'auteur des Frères Karamazof, où la responsabilité passe, pour ainsi dire, de main en main et n'est jamais tout à fait imputable à un seul. Dans les pages qu'il écrit sur son livre, Édouard, l'esprit critique, nous dit bien que le sujet de son roman à lui qui s'appelle aussi Les Faux-Monnayeurs (1) serait sans doute "la rivalité du monde réel et de la représentation que nous nous en faisons. La manière, ajoute-t-il, dont le monde des apparences s'impose à nous et dont nous tentons d'imposer au monde extérieur l'interprétation particulière, fait le drame de notre vie. " Ce sujet-là n'est pas ce qu'on voit le plus clairement ; ce que l'on aperçoit le mieux, c'est l'étude d'un groupe d'adolescents évoluant dans un milieu donné. Et c'est par là que ce livre est extraordinairement neuf et fort. Rien ne nous est plus fermé que l'adolescence, bien que nous ayons tous passé par elle, mais nous y passons dans la période la moins consciente de notre vie, et non seulement nous ne nous connaissons pas encore à ce moment-là, mais nous y prenons pour des réalités profondes mille attitudes et mille influences qui nous ont frappés, tant et si bien qu'il n'y a peut-être rien au monde de moins sincère qu'un adolescent : lequel est traversé de mille tentations et de mille mouvements d'âme et de sens qui ne correspondent pas toujours à la nature qu'il aura par la suite. Cette mauvaise ivresse, ce cynisme, ces grands élans, ces beautés, ces défaillances, ce désir de jouer avec la vie, ce besoin de s'affranchir de tous les liens, tout cela M. André Gide l'a étudié de la manière la plus subtile et la plus vaste. On lui a reproché l'immoralité générale de son livre, mais il faut bien penser que les adolescents sont les êtres les plus aptes à tout commettre, le bien comme le mal, et que beaucoup d'hommes, qui seront les plus honnêtes et les plus loyaux, ont été, entre quatorze et dix-huit ans, de petits chenapans. Ce déchaînement des premiers instincts, M. André Gide ne le dissimule pas et je crois bien que c'est par ce côté-là que Les Faux-Monnayeurs iront rejoindre les grands romans d'analyse en action, car il s'est interdit volontairement ici, et par

⁽¹⁾ Il y a là pour le lecteur quelque chose d'inutilement déconcertant.

principe, toute introspection. Les gens parlent et agissent et nous sommes éternellement spectateurs et non confidents. De là l'abondance des dialogues et des actes. Je l'ai dit souvent, rien n'est plus difficile pour un romancier que de créer des faits ; ici, il y en a et tout le temps. Qu'on me dise qu'ils évoluent à peu près dans le même sens, c'est possible, mais l'essentiel est qu'ils y soient.

Il est difficile de résumer Les Faux-Monnayeurs, à moins d'entrer dans de trop longs détails. Il y a deux ou trois séries d'actions parallèles, qui finissent par se rejoindre et par s'enchevêtrer. Tous les personnages tiennent les uns aux autres, souvent par des liens fictifs, mais ils donnent quand même l'impression d'un vase clos, d'un monde complètement refermé sur lui-même. Chaque individu tient à la réalité par des racines profondes qui ne sont pas toujours découvertes, sauf justement ce groupe d'adolescents qui enfoncent les leurs dans cette sorte de terrain fictif où l'imagination et l'instinct forment le terreau et qui est le sol où les adolescents se développent. La réalité à laquelle tient Édouard, le personnage central et le commentateur, est différente. Édouard est un intellectuel ; avant tout, il est curieux, il a l'âme d'un spectateur ; on ne le voit presque jamais prendre parti, et pas même pour lui. Son intérêt, c'est de développer en chacun ce qu'il a de particulier, et tant mieux si c'est le pire. Nous retrouvons ici un personnage que M. André Gide a créé bien souvent, et surtout dans L'Immoraliste. Je lui ferai remarquer à ce sujet qu'il croit trop que le vice est plus intéressant que le reste, parce qu'on y est plus sincère. Il ya aussi peu de sincérité dans le vice qu'il y en a dans la vertu, ou tout autant, et la plupart de ces jeunes faux-monnayeurs sont d'abord des hypocrites, parce qu'ils ont adopté une attitude uniquement pour protester contre celles de leurs parents ; à l'âge de leurs parents, ils seront pareils à eux et aussi peu sincères dans leur affectation d'honnêteté qu'i s l'ont été dans leur affectation de cynisme. C'est d'ailleurs une des leçons les plus profondes des Faux-Monnayeurs, mais je ne suis pas bien sûr que ce soit une de celles que M. André Gide ait voulu nous donner.

Il y a dans Les Faux-Monnayeurs deux choses capitales : la beauté des scènes principales et l'intelligence du journal d'Édouard. Depuis bien des années déjà, nous sommes habitués à ce que les écrivains hésitent à traiter les grandes scènes de leur livre et préfèrent montrer ce qui s'est passé avant et ce qui se passera après. Il faut beaucoup de courage pour dire tout et ne pas esquiver les difficultés. Ici M. Gide n'a jamais hésité; c'est ce qui donne tant de force aux Faux-Monnayeurs, et la progression générale du livre, cette ascension vers le suicide

truqué du malheureux petit Boris, victime d'une conspiration d'écoliers, donne à cette œuvre dramatique plein sens et son développement total. Cette histoire de crime d'enfants paraîtra certainement à bien des lecteurs excessive, à cause des préjugés courants ; mais que l'on lise les journaux ou certains livres d'études sociales et l'on verra avec quelle perversité, avec quelle aisance l'adolescent peut glisser au crime et justement parce qu'il se meut parallèlement à nous dans un monde qui n'est pas celui du raisonnement ou celui de la responsabilité. M. André Gide indique avec beaucoup de profondeur d'esprit que dans cette sorte de crime commis par des enfants, le crime prend figure de jeu, et en effet tout est encore jeu pour l'adolescent ; mais il veut que son jeu soit tellement fort et hardi, qu'il lui donne la considération des êtres pour qui il le commet, c'est-à-dire de ses ennemis naturels, les grandes personnes. Et justement il ne pourra obtenir cette considération qu'en cessant lui-même de jouer ; d'où incompatibilité éternelle entre ces groupes plus divisés que les groupes les plus ennemis. C'est, à mon sens, par cette étude de l'âge intermédiaire et par ces qualités techniques que le livre de M. André Gide prend toute sa taille. Il faut bien dire qu'on n'a rien écrit de pareil chez nous depuis l'œuvre de Marcel Proust et qu'elle marque un grand pas dans l'histoire de notre roman. Au moment où celui-ci a tant de détracteurs et où on le sent battu en brêche de tant de côtés, il est bon qu'un livre comme celui-ci paraisse, qui montre jusqu'où il puisse aller. Rien ici qui sente cette décadence dont on fait grand état ; mais au contraire une force, une abondance, une richesse, qui font de ce roman une œuvre toute jeune, hardie, vivante et qui, je l'espère, nous ouvrira un avenir. M. André Gide a tout de même pu concilier ici, dans une certaine limite, le roman objectif qu'il rêvait d'écrire et le roman subjectif qu'il a toujours fait. Et si, comme je l'ai dit au début, celui-ci a quelque tendance à dévorer l'autre, l'autre n'en existe pas moins et maintient ses droits vis-à-vis du premier. Je ne sais l'accueil que l'on réservera aux Faux-Monnayeurs, mais de toute façon je crois qu'avant de former sur eux un jugement définitif il sera bon d'y revenir et de voir jusqu'où s'étendent ses diverses directions.

LOUIS KRONENBERGER

(The New York Times Book Review, 2 octobre 1927)

(Nous ne savons rien de particulier de Louis Kronenberger, dont l'article, illustré d'un portrait d'André Gide, dessin de William

Rothenstein daté de 1918, s'étale sur cinq colonnes en tête de la page 2 du supplément littéraire dominical du célèbre quotidien américain. Peut-être quelqu'un de nos lecteurs nous fournira-t-il des détails sur ce critique ?...)

ANDRÉ GIDE'S NEW NOVEL IS IN THE GREAT TRADITION.
"The Counterfeiters" Resumes the Creative and Panoramic
Method of Balzac and Tolstoy.

THE COUNTERFEITERS. By André Gide. Translated from the French by Dorothy Bussy. 365 pp. New York: Alfred A. Knopf. \$3.

Unlike Anatole France, Gourmont and Proust, André Gide has not been given by intelligent Americans the recognition which his great talents deserve. It is to be hoped that with this magnificent book, The Counterfeiters, he will come more into his own over here with the publication of The Magic Mountain. For out of a fair familiarity with recent French literature, I can think of no fiction since Proust which offers as much, which means as much, as this present novel of Gide's.

In an age of experimentation Gide has produced a novel which is original without being experimental, which is large without being unwieldy, and which is intellectual without being dialectic. It was his ambition in The Counterfeiters, an ambition in which he has succeeded, "to purge the novel of all those elements which do not belong specifically to the novel". His book has no secondary aims whatsoever ; it tells the story of a dozen inter-playing lives. But besides purging it of all excesses, he has written it as, in a significant sense, no other novel has altogether been written. He has rejected the kind of reality achieved by established schools of writing - by realists, by naturalists, by students of manners. What all novelists do unconsciously to a certain degree, Gide has done deliberately to the ultimate degree; he has discarded "the real world" for "the representation of it which we rake to ourselves". With Gide it has not been merely the inevitable question of a writer's "interpretation". Gide's characters are alive in a living world, never for an instant abstractions, in an abstract world, yet Gide has virtually dispensed with the materialistic. He has found neither need nor place in The Counterfeiters for backgrounds of any kind, for surfaces, for sensory impressions, for telling trivialities which give life an "air of naturalness". The people of The Counterfeiters lead neither the customary inner nor the customary outer lives. We are shown them growing through their experiences with and influence upon one another; the rest, unimportant by comparison, is left to our imagination. For The Counterfeiters, in a word, is a novel of the development of related lives. Some of these lives grow, others

decline, while two or three of the characters in the book act as catalysts.

is not possible to summarize The Counterfeiters with any accuracy. Its chief characters are young fellows who react upon one another and who, each one, come into contact with some one older. Bernard Profitendieu, talented at the start but informed, leaves his family on learning he is illegitimate, and gains stability and selfunderstanding through loving a woman and serving as secretary to the novelist Edouard. In Edouard we have something of Gide himself, from the literary standpoint at least, as well as an uncle who shyly and sensitively loves his nephew, Olivier, Olivier, who is Bernard's chum as well, comes into contact with another novelist, the sophisticated pervert Passavant, is greatly influenced by him, and only saves himself in time. Olivier's older brother, Vincent, extremely capable but even more weak, goes to pieces at the hands of Passavant and his mistress, and ends by going mad. Olivier's younger brother, George, falls in with the rascally nephew of a greater rascal, and his course in unwholesome worldiness is only ended by a shocking episode which culminates the chief subplot of the story - the terrible and unforgettable tale of Boris and his greatfather.

And these people live vividly, significantly, as people. Bernard, Olivier, Vincent, George, fed by life and passing under the influences of Edouard, Passavant, Lillian, Gheridanisol, grow through mental and moral upheavals and move on toward their destinies. Gide is not the old-fashioned novelist who ties up their lives in permanent knots at the end of his story; but he is no mere spectator; he is a creator and an artist, and if they do not reach their final destinies, he lets us see, at least, something of what they may be. For The Counterfeiters is a superbly rounded novel with a beginning and a conclusion. From a masterly introduction of its characters one after another in a beautifully patterned sequence, through a long series of scenes which never confuse us, no matter how many lives must be kept in sight, it proceeds to a point where its own interests are exhausted and where its characters stand on new thresholds of activity — the exact point at which it should end.

The Counterfeiters restores the novel to us in all its creative freshness. It is an advance, but a logical advance, in the great tradition. It throws out the photographic and observational method extending from Flaubert to Joyce, to resume the creative and panoramic method of Balzac and Tolstoy. What fascination there is to most of these characters, and what a world they form! One can hardly forget the meeting of Edouard and Olivier at the railway station, the return of Passavant, Lillian and

Vincent from Rambouillet, the Argonaut's dinner, the suicide of Boris. Yet The Counterfeiters belongs to the great tradition in a new way, and one distinction must be made. It has not universal qualities; it is, after all, a kind of intellectualist's novel. For it presupposes that the reader will bring to it an imaginative and mental equipment that will do very much work of their own, rather than directly inciting us as, say, Père Goriot incites us; and its characters are too complexly alive to have the immediate memorableness of a Goriot. Like Hamlet, The Counterfeiters was made for rereading, and nobody can get all the rich compensations of its art and the vivid excitement of its reality by reading it once. For never in all his career has Gide had so much to give.

FRIEDRICH SIEBURG

(Frankfurter Zeitung, 21 décembre 1927) ,

(Autre "grand Européen", comme E.R. Curtius, Friedrich Sieburg n'a pas eu avec Gide des rapports d'amitié, mais son célèbre Dieu est-il français? (trad. fr., Grasset, 1930) devait inciter celui-ci à "des réflexions infinies"...)

DIE FALSCHMÜNZER

André Gides Buch Die Falschmünzer ist von Ferdinand Hardekopf ins Deutsche übersetzt worden und in der Deutschen Verlagsanstalt Stuttgart erschienen. Das ist ein Ereignis. Denn die Einführung dieses Meisterwerkes in den deutschen Lesebereich ist ein Zuwachs an dichterischem Neuland. Wir erfahren etwas, was wir vorher noch nicht wuszten. Ein höheres Lob kann einem Buche wohl kaum mitgegeben werden. Ebenso gern wie man neun Zehntel aller Uebersetzungen französischer Literatur für überflüssig, ja für verwirrend erklärt, setzt man sich für die dringende Notwendigkeit einer Verdeutschung der Falschmünzer ein. Hardekopf hat diese Notwendigkeit mit Meisterschaft befriedigt. Fr hat die klare und nüchterne Sprachmasse des Buches auf die deutsche Sprachebene transponiert, ohne auch nur eine ihrer geraden Linien zu verrücken. Zwischen dem Zwang, vollendetes Deutsch zu schreiben, und dem Zwang, das Französische des Buches zu bewahren, hat der Uebersetzer einen Annäherungswert erreicht, wie er selten jemandem gelungen ist.

Die Falschmünzer sind vom Autor ausdrücklich als sein erster "Roman" bezeichnet worden. Schon dieser Umstand beweist, dasz der Verfasser der Caves du Vatican, der Isabelle und des L'Immoraliste den literarischen Gattungsbegriff sehr ernst nimmt. In der Tat, Die Falschmünzer sind ein Roman des Romans und manchmal scheint es uns, als ob wir beim Lesen nicht wüszten, was uns rührt:

der Kampf um die Kunstgattung oder die hellen Leidenschaften der Jünglinge und die dunklen der Alten. Edouard, der Held, sagt : "Ich erfinde die Person eines Romanschriftstellers, den ich als Zentralfigur des Buches hinstelle. Und das Thema des Romans besteht in dem Kampf zwischen dem, was die Wirklichkeit diesem Romancier bietet, und dem, was er seinerseits daraus zu machen bestrebt ist." Was hier Gides Held sagt, könnte Gide auch von sich sagen. Denn auch Edouards geplantes Fuch heiszt Die Falschmünzer. Man stelle sich einen Maler vor, der ein Bild malt. Auf diesem Bild sieht man einen Maler, der ein Bild malt, das nun wiederum einen Maler sehen läszt, der an einem Bild arbeitet, and zwar ein Bild, auf dem... dieser ewigen Spiegelung musz schlieszlich der erste Maler sich ebenso fragwürdig vorkommen, wie die anderen es sind. Darum schreibt Edouard in sein Tagebuch : "Ich beginne allmählich zu erkennen, was das innere Thema meines Romans sein wird : offenbar die Rivalität der wirklichen Welt und der Vorstellung, die wir uns von ihr machen. Die Art, in der die Erscheinungswelt sich uns darstellt und in der wir versuchen, der äuszeren Welt unsere private Deutung aufzuerlegen, macht das Drama unseres Lebens aus." Die einzelnen Etappen dieses Dramas geben dem Buche den Charakter einer Improvisation, insofern nämlich als man weder von einer Improvisation noch von einem Kampfe weisz, wie sie ausgehen. Gide ist mit diesem Buche so wenig zu Ende gekommen, dasz er das Tagebuch der Falschmünzer obendrauf gab, jenen Motizkalender des Reifwerdens, in dem er die einzelnen Stadien seiner Arbeit am Roman so vermerkt, dasz sie sich mühelos und ohne Bruch den Notizen des Helden Edouard anfügen würden. Und dieser reiszt mit dem letzten Satz seines Tagebuches noch eine neue Figur in den Rausch des Geschehens hinein. Er geht zu einem Abendessen, wo er alle Geliebten, die vergangen sind, wiedersehen wird und auch den Sohn Caloub, der noch klein war, als das Spiel begann. Er denkt nur eines : "Neugierig bin ich auf die Bekanntschaft mit Caloub. "Mit dieser Fanfare des Lebens schlieszt das Buch - und alles beginnt von vorne, "drehend wie das Sterngewölbe".

Niemand wird mit legitimer Endgültigkeit feststellen können, ob Gide den seinem Edouard angedichteten Kampf zwischen der Lust, ein Buch der Schilderung und des Geschehens zu schreiben, und dem Wunsch, die "Quintessenz des Wesens selber" zu geben, für sich hat entscheiden können. Die überströmende Genialität dieses Buches, die erschütternden, geistigen Sensationen, die seinen Dialogen entsteigen, die bitterliche Kindlichkeit, die harte Klarheit, die runde Vollendung der Frucht, — all dies verdanken wir der Radikalität, mit der André Gide vielleicht zum ersten Male den ganzen Umkreis seines dichterischen Wesens abgetastet hat. Dasz es schlieszlich doch

kein "richtiger" Roman wurde, ist selbstverständlich, wie es für den ihm höchst verwandten "Novalis" selbstverständlich war, dasz sein Bestes sich im Kampf um eine enfgültige Kunstform entzündete und erfüllte, aber nicht erschöpfte. So wie ich immer Novalis' Tagebuch nach Sophiens Tode als eine Fortsetzung des Ofterdingen gelesen habe, so taste ich mich heute aus den Falschmünzern in das Tagebuch der Falschmünzer hinein und fühle, dasz der Strom hier weiter rinnt. Hier wie dort erleben wir die reine Entfaltung des Phänomens Dichter in einer fast schmerzlichen Konzentration. Die Welt löst sich in Poesie auf, Eros und der Tod löschen mit feuchten Küssen die Fackel aus, die sich am Hirn des Dichters sogleich wieder entzündet. Man stirbt und flüstert : "Wissen möchte ich, wie es drüben aussieht." Man versagt, entsagt und murmelt : "Neugierig bin ich auf die Bekanntschaft mit Caloub."

Mit Schrecken denkt man manchmal, dasz es vielleicht eine Zeit geben wird, die nicht mehr begreift, dasz Bücher geschrieben wurden wie Wilhelm Meister, wie Sternbald, wie die Herzensergieszungen eines Klosterbruders, wie Ofterdingen, wie Die Falschmünzer. Bücher der reinen Spiegelung. Wie trübe werden die Spiegel unter dem Anhauch dessen, was man den Stoff nennt, was breit wie der Hudsonflusz heute als Wirklichkeit in die Literatur einströmt. Noch trüber aber unter dem Anhauch dessen, was um Gide zu zitieren - "vielfach französischer Geist genannt wird und was uns im Ausland gelegentlich einen so beklagenswerten Ruhm verschafft hat. Ich habe gesagt, dasz man darin nicht einmal das Lächeln Frankreichs, sondern höchstens seine Grimasse erblicken dürfe." Oh, konfrontiert mit einem solchen Zitat, nicht die Plattheit begehen und André Gide als einen unfranzösischen Schriftsteller hinstellen, der sich von Deutschland und Russland habe retten lassen. Man weisz, dasz Gide durch keinen besseren als Oscar Wilde auf gewisse Dinge aufmerksam wurde. Aber ich will nur sagen, dasz der Autor der Falscimünzer deswegen die französische Literatur aus ihr ≥m für die Guillotine reisen Absolutismus retten wird, weil er als erster den erfolgreichen Versuch unternommen hat, den Geist seines Landes aus der bedauerlichen Sklaverei der Sprache zu retten.

Das ist mehr als eine stilistische Bemühung, es ist schon fast eine moralische. Denn wer den in der französischen Sprache waltenden Zwang zur Antithese bricht, der rettet die Literatur dieses Landes vor dem Fluche, nicht vom Geiste, sondern von der Geläufigkeit des Satzbaues regiert zu werden. Beginnt der französische Stilist einen Satz, so weisz er noch nicht, wohin die Fahrt geht, aber blind dem Strom der Formeln vertrauend hofft er und ist sicher, dasz alles in einer erfreulichen Antithese gut ausgehen wird. Geht man vom Worte als dem Material des

Dichtenden aus, so gibt es heute überhaupt keine Dichtung in Frankreich. Wir sehen lediglich den kulturell ja ganz erfreulichen Vorgang, dasz eine Unzahl gebildeter Leute den Mut hat, den Kahn zu besteigen, der sich auf dem drei Jahrhunderte breiten unđ schnell dahin schieszenden Strome Sprache launisch wiegt. Die Sprache hebt hier sozusagen die freie Willensbestimmung auf. Ein französischer Literat ist ein Mann, der sich der Sprache anheim-Ein Dichter aber — André Gide also — hofft wenigstens, dasz die Sprache sich eines Tages ihm oder dem Vollender seines Werkes anheimgeben wird. Gegen diesen Sprachzwang, der so grosz ist, dasz, wenn die vorige Revolution in Frankreich sich gegen Gott und den König wandte, die nächste sich gegen die Sprache wird richten müssen, hat Gide sich erhoben ? Und er ist bei die diesem Widerstand wenn auch noch nicht zum Satz - geschweige denn zum Wort -- so doch schon zum Absatz, zur Periode vorgedrungen.

Das wunderbare Buch, von dem ich spreche, ist dem "männlische Eros" gewidmet, was Paul Souday zu dem Seufzer veranlaszt, der Held Edouard strebe zwar nach dem "roman pur", dem reinen Roman, aber leider nicht nach reinen Sitten. (Auch so eine Antithese, die um jeden Preis heraus musz, da sonst die Kessel des französischen Schriftstellereibetriebes platzen würden.) Man kann aber ruhig sein : die irdischen Beziehungen dieses männlichen Eros sind mit solcher Zartheit gestaltet, mit einer solchen Peinheit hingezeichnet, dasz selbst Henri Massis, der unseren Dichter sonst "verderbt" und "des Teufels" findet, wenig einwenden konnte. Fdouard hat schöne Jünglinge um sich, die sich mit einem Ernst und einer Rein-heit ohnegleichen aufs Leben stürzen wie auf einen Feind. Edouard rüstet sie aus, bewaffnet sie, segnet sie. entwaffnen ihn, sie verlassens ihn, aber er weisz Sieger. Eros als Kraft. Graf Passavant, der geistvolle Modeschriftsteller, versteht es ebenfalls, junge Männer in seinen Lebenskreis zu ziehen, aber er gibt ihnen alle Gifte zu kosten, darunter das auflösende, das antipädagogische, das zerstreuende, ja, man möchte sagen, das weibliche Element. Eros als Laster. (Der erschütternde Sinn dieses tiefen Kontrastes ist in Frankreich nicht verstanden worden.) Zwischen diesen beiden Polen strömt eine Welt, reich an Gestalten, reicher noch an Ideen.

Das Motiv von den Falschmünzern wird erst bildlich gebraucht. Graf Passavant gibt falsche geistige Werke für echte aus. Er mocht moderne französische Literatur. Er macht -ismen und erklärt sie für geistige Bewegungen, er empfiehlt Ausschweifungen als Leidenschaften, er preist seine Gefühlsschwäche als Skepsis an. Aber es tauchen auch noch richtige Falschmünzer auf, ganz flüchtig nur, und man hat bei ihrem Auftreten wie bei dem noch anderer Figuren das Gefühl, dasz Gide sie einigermaszen vergessen

habe und nur nachträglich hineinstopfe. Ueberhaupt setzt das Leben vieler seiner Gestalten oft hundert Seiten lang aus, und wirklich durchgeführt ist eigentlich nur der alte La Pérouse, den wir besser entbehren könnten als den interessanten, aber häufig abwesenden Armand. Manchmal scheint es, als ob Gide nicht wisse, was er wolle. Aber in diesen unseren Zweifel hinein klingt mit leisem Gelächter sein Vorwurf, dasz wir nicht wissen, was wir eigentlich wollen. Denn Edouard hat seine eigene Auffassung von dem, was ein Roman sein soll, und er trägt in sein Tagebuch ein : "Der Romanschreiber sollte sich in viel höhercm Grade, als es meistens geschieht, auf die Phantasie seiner Leser verlassen."

Der vollkommene Leser wird das niemals endende Werk zu Ende dichten und bei diesem Tun mehr über sich erfahren, als er über Edouard und Olivier erfahren konnte. In dieser Kraft der Spiegelung liegt die Bezauberung, die das Werk ausübt. Ich habe mich gehütet, diese Figenschaft mit dem sich begierig anbietenden Schlegwort "romantisch" zu bezeichnen, und zwar schon deshalb, weil mir dann ander sprachlichen Würde und anschaulichen gesichts Nüchternheit der Schilderungsmittel, ja der verblüffend unmittelbaren Kraft, Gedanken schon durch ihr Aussagen zu beweisen, das nicht minder aufdringliche Schlagwort "klassisch" keine Ruhe lassen würde. Vielleicht geht der Zorn, mit dem Edouard sich weigert, sein Werk mit einem anderen zu vergleichen, auch auf uns über. Sagen wir blosz, dasz unsere Furcht, die Tatsachen möchten in der Literatur für dauernd recht behalten, zu schwinden im Begriffe ist, da der Dichter eines Volkes, das zur Erneuerung keinen Beruf in sich fühlt, den Felsen der reinen Idee der Zeitwoge entgegensetzt.

ERRATUM: Page 2!, ligne 10 du bas, lire eine reiche Welt, reich an Gestalten, reicher noch an Ideen.

POUR RÉDUIRE AU MINIMUM LE POIDS DES FRAIS POSTAUX SUR LE BUDGET DE L'AAAG, TRÉSORIÈRE ET SECRÉTAIRE SERAIENT RE-CONNAISSANTS A TOUS LEUPS CORRESPONDANTS DE BIEN VOULOIR JOINDRE A LEURS LETTRES TIMBRES-POSTE OF COUPONS-RÉPONSES

page suivante

"Phèdre s'affubla donc des vêtements habituels de Glaucos..." (Thésée, chap. X, Pléiade p. 1443.)

Une des treize lithographies originales de Massimo CAMPIGLI illustrant la luxueuse édition (conçue par Hans Mardersteig) de la traduction anglaise de *Thésée*, par John Russell, achevée d'imprimer en janvier 1949 (à 200 exemplaires) sur les presses à bras de l'Officina Bodoni à Vérone pour les "New Directions Books" publiés par James Laughlin (un vol. de 103 pp., 32,5 x 24,5 cm, broché sous emboîtage).



LE DOSSIER DE PRESSE DE "THÉSÉE"

Après les dossiers de presse de *L'Immoraliste* (seize articles publiés dans nos n° 19, 20, 21, 22 et 24) et des *Faux-Monnayeurs* (en cours de publication : vingt-cinq articles dans nos n° 21, 22, 23, 24, 26 et 27), voici le début de celui de *Thésée* — dont on sait que l'édition originale parut dans la série "French Pantheon Books" éditée à New York par Jacques Schiffrin (ach. d'impr. 12 janvier 1946) et l'édition définitive, chez Gallimard (ach. d'impr. 20 juin 1946).

ROBERT KEMP

(Les Nouvelles Littéraires, 19 septembre 1946)

(De Robert Kemp (1885-1959), on a dit qu'il était le critique moderne le plus imprégné de culture antique. Titulaire du feuilleton littéraire des Nouvelles Littéraires alors qu'il était critique dramatique au Monde — après l'avoir été au Temps —, il devait succéder à Émile Henriot au feuilleton littéraire hebdomadaire du grand quotidien.)

THÉSÉE

Un bien grand nom, Thésée, posé par M. André Gide sur la couverture d'un conte petit, mais parfois profond... Thésée est un divertissement d'alexandrin philosophe. Ne pas aimer Anatole France, et composer, au crépuscule de la vie, un philtre tout francien, d'érudition légère et de rêverie personnelle, d'humour et de gravité, érotique de-ci de-là, — comme, aussi, faisait Voltaire, — mélancolique et presque poignant en deux ou trois passages, dissimulés avec pudeur ou camouflés avec art, voilà une des contradictions qui sont M. André Gide même, témoignent de son activité spirituelle, — car un esprit qui cherche paraîtra toujours capricieux, — et de sa sincérité volontaire. Il faudra, cette biographie de Thésée,

réduite à l'essentiel, à côté de laquelle la Vie de Thésée de Plutarque, parallèle à celle de Romulus, semble un pesant monument, que le lecteur de loisir l'épluche, repli à repli, ainsi qu'une noix. Il y prendra plus de plaisir que de peine, conformément à une des fables de cet oublié, Florian...

S'il va, mon lecteur, de l'extérieur à l'intime, il s'amusera d'une forme minutieusement affinée. Jamais M. Gide qui aime assez à refléter dans ses écrits, tout en restant fidèle au style mince et limpide, ses plus récentes lectures, n'a mieux imité le langage de son cher Montaigne. Peut-être, s'il a vraiment relu Plutarque, devrais-je dire notre cher Amyot. "L'important c'était de ne point se laisser appoltronner par aucune (femme). ——
"Remonté sur le bord, je tendis, de mon plus galant, l'onyx à la reine." — "J'étais mal ressuyé du mal de mer." - "Non point de lui faire du mal, mais plutôt de vous accointer avec lui de manière à lever un malentendu..." - "...juré par Poséidon de la retrouver au palais si tôt ensuite." — "Sans mon ahandon, ne fût advenu rien de tout cela, si avantageux pour elle..." Et des tellement que, des la même amitié (pour l'amitié même), qui sont comme pincées d'épices, pour donner au texte un chaud et vieux fumet. Vous savez combien M. Gide s'intéresse aux menus problèmes de grammaire, de vocabulaire, de métrique. Dès l'abord, on a la satisfaction de voir qu'il s'est appliqué pour nous plaire. Ce ne sont pas là des imitations, des citations de vieux auteurs, comme n'importe quel élève en peut faire. Mais, plus subtilement, des tours à l'ancienne, quasi spontanés, jaillissant d'une élocution intérieure enrichie dès longtemps, et qui ne se lasse pas d'acquérir.

Sur quels documents, pour faire parler le vieux Thésée, se rappelant sa jeunesse, ses monstres étouffés et ses brigands punis, et "la Crète fumant du sang du Minotaure", et "Ariane aux rochers contant ses injustices", s'est appuvé M. Gide ? Je ne crois pas qu'il ait voulu se charger d'un lourd bagage... Il est, sans doute, parti de cette Phèdre racinienne qu'il admire et, pour une jeune comédienne, a naguère si bien commentée. Quand Thésée soupire qu'Hippolyte était "extrêmement pudibond", parle comme parlait Sarcey, venant d'écouter le jeune Mounet. Il a sans doute parcouru, dans l'édition de "la Pléiade", Plutarque, mais n'en a pas gardé grand-chose. Pour la plongée de Thésée au fond de la mer, il a accommodé, ce me semble, et transposé dans le ton de l'ironie, l'ode exquise de Bacchylide qu'Alfred Croiset expliquait à ses élèves, toute neuve, c'est-à-dire à peine retrouvée et déchiffrée. Cette ode est intitulée Les Adolescents ou Thésée. Je dois avouer que l'antique poète ionien garde la supériorité de la foi, de la fraîcheur, et d'une indi-

cible grâce. Le miracle de Thésée rencontrant, au fond de la mer, de la pleine mer, des Néréides qui le fêtent et couronnent sa jeune tête, est remplacé par une tête piquée, du haut du rivage, et la feinte d'un onyx que Thésée cachait dans sa main, et présente comme un don de Poséidon, et une preuve qu'il est le fils du dieu, comme du reste le bruit en a couru dans tout le monde ancien. C'est ainsi que, toujours, l'interprétation rationaliste qui, si j'ose dire, a raison, tue la poésie, et le charme des mythes. Et pourtant, lui aussi, M. Gide, est poète! Il a des paragraphes enchanteurs. "O jardins en extase, suspendus dans l'attente d'on ne savait quoi sous la lune ! C'était au mois de mars ; avec une tiédeur délicieuse palpitait déjà le printemps..." (Oh ! la ravissante inversion !) Poète à la mode de sa génération, à la mode de Pierre Louvs et de Valéry, néo-Hellènes. Mais il est sarcastique aussi. On ne peut lui demander de croire aux miracles du paganisme. Il a déjà bien assez des autres.

Désireux de nous ramener en Crète, M. Gide n'a pas csé ignorer les fouilles d'Evans ; il a peut-être lu les gros livres sur Chossos ; ou tout simplement les chapitres de Glotz, ou même les quelques pages du pauvre Robert Cohen, dans son *Histoire grecque*, à la portée de tous. De la sont tirés les détails sur l'habillement de Pasiphaé et des deux petites princesses, Ariane et Phèdre ; cette description de la "Parisienne" de Cnossos que Thésée, évidemment, ne nomme pas ainsi, à quoi l'eussent contraint Meilhac et Halévy, dégustateurs d'anachronismes ; et les fourchettes du festin, et la double hache et les fleurs de lys, emblème de la royauté minoenne. Ce n'est pas tiré de fort loin ; mais utilisé avec beaucoup d'esprit, et plus de discrétion que n'en montra, inopportunément, le dernier décorateur de Phèdre à la Comédie-Française. M. Gide écrit joliment : "Tous et toutes, serrés jusqu'à l'abeurde par des corselets bas et des ceintures, avaient des tailles de sablier." La substitution du sablier à la guépe banale est heureuse, délicate. Les femmes et les jeunes hommes en frac, ou les officiers coquets, avaient, au temps où M. Gide écrivait Amuntas et Paludes, des tailles de sabliers. Il a dG sourire avec une tendre et modueuse mélancolie.

Je me suis attardé sur l'écorce, pour vous persuader que Thésée est d'abord un objet d'art. M. Gide l'a fait petit pour le faire avec soin, comme il est dit dans Mamouna. Mais si vous ouvrez les lèvres du fruit, — une expression à lui, — pour atteindre le noyau et l'amande, vous serez récompensés. Je ne vais pas pousser des cris d'extase; M. Gide a été plus profond, ce me semble, qu'il n'est ici. Je vois dans Thésée une sorte de revue des thèmes gidiens; moins provocants, aigus, perçants qu'ils ne le furent à leur naissance. Baignés dans cette

sagesse onctueuse qui vient à tous, vers le soir. Adoucis, émoussés non par le scepticisme, — en quoi M. Gide ne ressemble pas, n'a jamais ressemblé à France ; c'est même sa force, - mais par une sérénité socratique, une sorte de majesté patriarcale. Thésée a perdu son fils préféré. M. Gide n'a pas d'enfant. Pourtant, "il ne suffit pas d'être, puis d'avoir été : il faut léguer et faire en sorte que l'on ne s'achève pas à soi-même." M. Gide éprouve la tristesse de ceux dont la race, immémoriale, qui remonte à la première cellule vivante dans le plasma marin, va s'achever quand eux-mêmes se "résumeront" en un dernier soupir, selon le mot du Cimetière marin. tament philosophique, c'est plus beau qu'un testament de partage entre enfants ou petits-enfants. Mais c'est encore plus triste. Thésée est un peu ce testament. Le Thésée de l'adolescence, avant les exploits, n'est-il pas le Gide des Nourritures terrestres, un Nathanaël obéissant qui "caresse des fruits, la peau des jeunes arbres, las cailloux lisses des rivages, le pelage des chiens, des chevaux, avant de caresser les femmes", et aime même, ô Freud, à être "assis à cru sur l'herbe fraîche ou l'arène embrasée" ? Il est cruel, ce bel animal inconscient. Par deux fois, M. Gide insinue que l'oubli de la voile noire, l'oubli fameux qui fit Égée se précipiter dans les flots, n'était pas involontaire. "Égée m'empêchait", dit avec une concision terrible Thésée vieilli, face à sa conscience. Et encore : "Je me voyais déjà roi d'Attique." Ce soupçon, je ne crois pas qu'on le rencontre chez aucun auteur grec. C'est une invention de M. Gide, atroce, démoniaque ; mais à considérer, hélas ! tant d'ambitieux, perspicace. Voyez l'histoire de Louis XI ; et voyez Shakespeare, pour ne prendre que de hauts exemples.

Les épisodes les plus saisissants, où M. Gide a poursuivi et atteint les grands symboles, c'est l'histoire d'Ariane et de son fil ; la rencontre de Thésée avec Dédale, et surtout avec Icare ; la fondation d'Athènes ; et le dialogue de Thésée et d'Œdipe. Pour mieux voiler sa pensée, il a flané sur des polissonneries délicates, sur Pasiphaé et ses souvenirs taurophiliques, ou d'afficionada, si j'ose dire, et sur les avances que lui fait l'ardente Ariane. Hors-d'œuvre qu'un Fénelon, certes, - ma foi ! j'ai pensé plusieurs fois à Fénelon, en lisant Thésée, et aussi au jeune Anacharsis, dont Thésée a l'insatiable curiosité, et l'amour des voyages ; il y reste aussi Grec qu'un Français, de terre en terre, reste Français, — qu'un fénelon, donc, n'eût point servis à son é-Nous les tolérons fort bien ; mais, je l'avoue, sans y tenir absolument... Donc, Ariane, au bout du fil, attend le retour de Thésée, qui n'aura qu'à rembobiner pour la rejoindre. Le labyrinthe n'est pas seulement le repaire du Minotaure. C'est, plein de parfums troublants, un vrai "paradis artificiel", baudelairien ; l'image de

la vie sensuelle, dissipée, et de ces mille "expériences" voluptueuses qu'un esprit disponible et "non prévenu" comme celui de Thésée, né avant la morale, donc immoraliste, traverse avec enthousiasme. Il faut pourtant revenir à la sagesse ; se laisser ramener par le devoir, dont le fil d'Ariane est le symbole. Ariane elle-même, qui tient le fil, peut-elle être identifiée, comme l'a pensé notre ami Lefèvre, à la conseillère assidue, à l'inflexible et grave pensée qui veilla si longtemps sur la vie de M. Gide, et dont la silhouette, vaporeuse, circule dans le Journal ? Je n'oserais l'affirmer qu'avec précaution. Ariane cependant, Icare l'explique, c'est bien le devoir : "ton attachement au passé. Reviens à lui. Reviens à toi. Car rien ne part de rien, et c'est sur ton passé, sur ce que tu es à présent que tout ce que tu seras prend ap-pui." Développement, en somme, du delphique et socratique "Connais-toi", que M. Gide modernise, en l'obscurcissant un peu, mais aussi en y ajoutant une nuance de prix : "Obtions-toi." Se connaître tel qu'on est ? Non, tel qu'on devient en se méditant, c'est-à-dire se perfectionner par l'étude intelligente et... comparative de soi-même.

Icare est mort. Thésée cependant le rencontre. Icare est "l'inquietude humaine", la recherche, "l'essor de la poésie". Or cet effort, dignité de notre espèce, excuse de notre existence, se transmet, et ne meurt pas. Je vous recommande deux pages, ici, d'une rare beauté. De l'abandon d'Ariane par un Thésée qui se veut toujours disponible, et qui raille un peu, - il y a du rustaud chez lui ; du primitif, en tout cas, - cette lyrique, cette chanteuse de plaintes rythmées, cette Louise Labbé, cette Valmore, cette Noailles de l'Archipel, M. Gide n'a pas tiré de pensées très frappantes. Ou sans doute m'ont-elles échappé. Tandis que la phrase de Dédale : "...Dans la faune entière, chaque animal peut bien mourir sans que l'espèce... s'en trouve aucunement appauvrie ; car il n'y a pas d'individus parmi les bêtes, TANDIS QUE SEUL COMP-TE, PARMI LES HOMMES, L'INDIVIDU" ne manquera pas de vous exciter comme moi. Ainsi parle celui qui, de bonne foi, se crut marxiste, quand il n'était que (si je puis dire) charitable, selon l'exhortation de saint Paul...

Il faut encore signaler cet Œdipe aveugle, mais doué, depuis que toutes les apparences du monde se sont évanouies pour lui, d'une vie intérieure ardente, lumineuse... Cet Œdipe aussi, curieusement préchrétien, qui
parle de la rédemotion par la souffrance. Ce n'est pas là
compléter; c'est préciser Sophocle. Personne n'osera
pourtant dire que l'aube de Bethléem ait blanchi le front
de Sophocle. Mais il y a tant de passerelles délicates,
aériennes, solubles dans l'air, de la sagesse des tragiques à celle des évangélistes!... Enfin, Thésée — son
nom le dit, — est essentiellement le fondateur d'Athè-

nes, des Athènes. La réunion des bourgades attiques fut son œuvre politique; et entre nous on eût pu l'oublier, si Athènes n'avait été le climat où le génie aryen a donné sa plus belle fleur. "Il m'est doux de penser qu'après moi, grâce à moi, les hommes se reconnaîtront meilleurs et plus libres... J'ai fait mon œuvre..." Thésée dit vrai. Et M. Gide a le droit de finir ainsi son livre. Car, on le voit, après tant d'injustes querelles : il est le serviteur inquiet, ce qui est le mieux, passionné, parfois douloureux, toujours libre, de la vérité.

LOUIS PARROT

(Les Lettres Françaises, 20 septembre 1946)

(Romancier du Grenier à sel (1944), critique des poètes (auteur pour les "Poètes d'aujourd'hui" de Seghers d'un Éluard, d'un Lorca, d'un Cendrars), Louis Parrot tient alors dans l'hebdomadaire d'Aragon, sous le titre "Les Livres et l'Homme", le feuilleton littéraire.)

LE SECRET DE THÉSÉE

André Gide publie, aujourd'hui, un Thésée auquel il travaillait depuis fort longtemps, et dont il nous entretenait déjà dans son Journal. On a parlé bien vite de "testament littéraire". On a vu dans ce récit le résumé de son œuvre. En fait, ce livre nouveau dans lequel abondent tant de vieilles idées nous aide à définir la position actuelle de l'auteur, et, en maint passage, c'est André Gide lui-même qui parle par la bouche de ses héros. Mais on aurait tort de voir seulement en Thésée un reflet fidèle de l'auteur. Derrière cette image que nous offre ce miroir, il y a de nombreuses ombres, et bien des fantômes qui s'agitent et qui, chacun, veut nous révéler sa petite histoire personnelle. Si le ton confidentiel du récit, le rappel d'aventures qui s'étagent sur toute une vie et, surtout, le je du narrateur font croire à une identification de l'auteur de Saül, de Perséphone et d' Œdipe et du fondateur d'Athènes, il ne faut pas oublier que le moindre personnage de Gide, pris au hasard de son œuvre, est toujours l'un de ses porte-parole. Gide n'est pas seulement Thésée, mais aussi Œdipe, Minos, Dédale et, pourquoi pas ? Ariane, Pasiphaé ou la complexe entité Phèdre-Glaucos.

Tous ces personnages sont-ils vivants ? Non. Du moins pas à la manière où on l'entend d'ordinaire. Gide n'a pas créé de type (à l'exception peut-être de Lafcadio), c'est lui-même que l'on retrouve dans tous ses héros. Ceux-ci ne pèchent jamais par excès d'individualité. Ils sont seulement dessinés à grands traits sur un recueil de maximes que la couleur de leurs tuniques et de leurs attri-

buts mtyhologiques n'empêche pas de lire. Aucun d'eux n'est très bien fixé. Ft, d'un livre à l'autre, il n'est pas rare que leurs réapparitions se contredisent. A plusieurs reprises, dans son œuvre romanesque et théâtrale, Gide fait appel aux mêmes héros qu'il tire de la Bible ou des fables grecques. Mais leur personnalité et leurs caractères changent selon les besoins de la démonstration et les symboles qu'ils expriment prennent des sens différents, souvent opposés. Cela importe peu, à vrai dire et ce qui fait pour certains la richesse de ces symboles, c'est peut-être la diversité des interprétations qu'ils nous proposent.

Comparons par exemple l'Œdipe (du drame qui porte ce nom) à cet Œdipe qui vient, dans Thésée, chercher un asile en Attique. C'est le même personnage, mais il a bien évolué. Le premier Œdipe, qui ne veut pas d'un bonheur "fait d'erreur et d'ignorance", accepte volontiers l'horrible châtiment qu'il s'est infligé. Il ne veut pas entendre parler des dieux. Tirésias l'ambête avec son mysticisme et sa morale. Il est persuadé que l'humanité "est sans doute beaucoup plus loin de son but, que nous ne pouvons entrevoir, que de son point de départ, que nous ne distinguons déjà plus". Les devins n'ont pu répondre aux énigmes. C'est lui, Œdipe, qui a découvert que le seul mot de passe c'est : l'Homme. Car, comprenes bien, mes petits, dit-il, que chacun de nous, adolescent, rencontre, au début de sa course, un monstre qui dresse devant lui telle énigme qui nous puisse empêcher d'avancer. Et bien qu'à chacun de nous, mes enfants, ce sphinx particulier pose une question différente, persuadez-vous qu'à chacune de ses questions la réponse reste pareille : oui, qu'il n'y a qu'une seule et même réponse à de si diverses questions, et que cette réponse unique, c'est : l'Homme.

Voilà qui est bien. Cet Œdipe est un homme de notre temps. Mais, en vieillissant un peu plus, Œdipe change. Sans doute ne désavoue-t-il pas ce qu'il a dit, mais il a peur de s'être un peu trop avancé. C'est à nouveau à Tirésias qu'il donne raison lorsqu'il dit qu'il faut cesser de voir le monde pour voir Dieu. Il ne voit plus les hommes, il a perdu tout contact avec eux. Il oppose le monde intemporel, que lui a fait découvrir sa cécité, au monde extérieur, et se réjouit d'avoir atteint ainsi un état de félicité suprasensible...

On retrouve ici l'écho des tendances mystiques, très surveillées d'ailleurs, éparses dans bien des livres de Gide, et qui, toutes voilées d'ironie, constituent une des constantes de son œuvre. Mais l'auteur du Prométhée mal enchaîné se garde bien d'affirmer quoi que ce soit sans nous offrir aussitôt tout ce qui nous permettra de le contredire. Car ce n'est jamais qu'à demi qu'il croit

ce qu'il dit. Comme son Icare, il n'extrait du plus beau syllogisme que ce qu'il y a mis d'abord. Si j'y mets Dieu, je l'y retrouve. Je ne l'y trouve que si je l'y mets. Et encore il n'en est jamais bien sûr.

A cet Œdipe, qui revient si prudemment en arrière se placer sous la protection des dieux, répond un autre Gide, celui qui, par la bouche de Thésée, tire la moralité du récit et, cette fois, il n'y a plus d'équivoque. C'est lui qui veut avoir le dernier mot. Ce Thésée, qui a dominé ses passions, a renoncé aux honneurs, a instauré, par des réformes sociales et politiques, une ère de paix fort démocratique, est un homme qui a réussi, un homme qui ne doute plus. Il a rempli son destin. Il lui est doux de penser qu'après lui, grâce à lui, les hommes se reconnattront plus heureux, meilleurs et plus libres. Et ce Gide-Thésée conclut ainsi, non sans une orgueilleuse et assez légitime confiance dans le jugement de la postérité: Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon teuvre.

Mais c'est une œuvre fort raisonnable, trop calculée peut-être qu'il a accomplie. Et l'on ne voit guère où est son mérite dans tout cela. Il a été un héros chanceux, un roi prospère, visiblement protégé par un destin qui sait fort bien ce qu'il fait. C'est un fils de famille à qui l'on a acheté un grade dans l'armée, à sa naissance. Le mérite ? Il n'en a guère plus que ses compagnons et ses devanciers dont le Minotaure dévorait bon an mal an une bien plus grande quantité que nous le dit la légende. De mérite personnel, on n'en voit pas trace. Thésée aura une vie confortable et quelles que soient les épreuves qu'il devra subir, il sait fort bien qu'elles seront récompensées.

Tout est à l'avance préparé, combiné par un deus ex machina qui tient toujours compte des besoins des futurs chroniqueurs, pour faire réussir l'entreprise. Thésée n'aura qu'à descendre du bateau. Tout le décor est monté. Tout le monde est d'accord, même les victimes, pour que le demi-dieu s'en tire avec le moindre mal. Et il n'est jusqu'au Minotaure que Gide nous décrit séduisant et somnolant dans son jardin fleuri, comme l'hermaphrodite de Lautréamont, qui ne se prête volontiers à cette pastorale dont il fait finalement les frais. Oserait-on dire que cet exploit était à la portée de tous ? Non, sans doute, puisque c'est à lui seul que devait être confié le fil d'Ariane.

Et voilà où tout devient plus clair. Ce n'est pas, en fait, à Ariane qu'appartient ce fil merveilleux et invisible; Ariane n'en est que la dépositaire. Cette femme, à qui la mythologie et la littérature ont vraiment fait la part trop belle, n'est qu'un épisode dans la carrière de Thésée. Elle n'est, si l'on peut dire, qu'un point d'appui. C'est sur elle qu'il devra faire reposer le suc-

cès de son entreprise, mais elle n'en sera aucunement récompensée. C'est d'elle que Thésée devra se détacher pour s'aventurer dans le Labyrinthe : Ariane est condamnée, par sa nature même, à ne jamais pouvoir en forcer l'entrée.

Le fil qu'a donné Dédale, qui est un sage que Gide nous dépeint en une page excellente comme un Léonard-Faust-Piranèse, c'est la connaissance; c'est la clé qui permet d'aller chez les Mères sans risquer d'être vaincu en route. Sans elle, un homme demeure un enfant; ses armes demeurent impuissantes. C'est lorsque le cocon sera entièrement déroulé que la chrysalide sera au terme de sa métamorphose, et le héros, en présence de son Minotaure (à chacun son Minotaure). Il pourra dès lors revenir en toute sécurité vers cette Ariane maternelle et un peu méprisée qui l'attend, vers cette matière qu'il domine et à laquelle il pourra sans danger proposer son alliance.

Mais cette connaissance, elle implique le devoir et nous voici fort loin des douteuses recommandations de Nathanaël lorsque Gide nous dit : Même ivre, sache rester maître de toi. Tout est là. Et elle implique aussi le respect des valeurs sur lesquelles le temps n'a pas de prise : Thésée ne devra jamais rompre avec le passé. Reviens à lui, reviens à toi, car rien ne part de rien, et c'est sur ton passé, sur ce que tu es à présent, que tout ce que tu seras prend appui. Nous retrouvons ici l'une des idées les plus fréquemment exprimées par André Gide. Dans sa réponse à Barrès (Morceaux choisis), il compare le passé à un tremplin dont il serait puéril de ne pas oser se servir.

Thésée, qui sait fort bien en tenir compte, est un aventurier, mais c'est un aventurier qui ne perd jamais la tête. C'est pour s'être égaré dans les nuées métaphysiques que le malheureux Icare a trouvé la mort; il a perdu la terre de vue; il a cru qu'il lui suffirait de s'éloigner de ses semblables, de perdre le contact avec les hommes pour connaître le secret du Labyrinthe. Ce bel esprit empêtré dans l'enchevêtrement des problèmes que son inquiétude aura compliqués un peu plus, qui estime ne trouver d'autre issue que par le ciel, n'a jamais voulu comprendre que le labyrinthe était en lui et que c'était en lui qu'il devait en chercher le secret.

Mais Gide - Thésée a-t-il vraiment trouvé le secret du Labyrinthe ? C'est fort peu probable. Rien ne pourra nous le faire croire, dans cette œuvre immense que le héros grec domine de toute sa hauteur. Et sur quelles bases repose cette œuvre ? Nous avons bâti sur le sable — des cathédrales périssables, écrit avec une mélancolique clairvoyance l'un des héros de Paludee, qui est un des livres les plus révélateurs du grand écrivain. Thésée n'éprouve plus, semble-t-il, l'inquiétude et le doute de

l'homme traqué que bouleverse la lecture de Kafka (Journal 1939-1942) et qui, bien des années avant, ne souhaitait rien d'autre que de mourir totalement désespéré.

Mais cette œuvre qu'il a patiemment édifiée, à laquelle il a apporté tant de soins, dont il a choisi les matériaux avec tant de minutie, elle est travaillée comme les bâtiments immenses, pélasgiens dont parlait Baudelaire, par une maladie secrète. Cette maladie, c'est le manque de foi. La ferveur ne remplace pas la foi. Quoi de plus désolant qu'une ferveur retombée ! C'est la foi qui aura peut-être manqué le plus cruellement à André Gide; et que le regret de ne point la posséder ne remplace qu'imparfaitement. Il a été trop sage ; il lui a manqué ce grain de folie qui nous rend parfois Icare plus sympathique que Thésée. Il n'a pas osé sortir de ses limites. Avec tous ses dons, son style unique, sa sensibilité et l'ironie dont elle se voile, son immense culture, André Gide était capable de faire bien plus qu'il n'a fait. Mais il n'a jamais voulu se risquer. Il a toujours tourné autour du Labyrinthe sans y pénétrer et il aura été victime de sa prudence. Le jour où l'enfant prodique décide de rentrer à la maison, il est perdu, pour les autres et pour lui-même.

ANDRÉ ROUSSEAUX (Le Figaro littéraire,

(Sur André Rousseaux (1896-1973), voir le BAAG n° 21, janvier 1974, pp. 60-1. Rappelons que, après l'édition originale américaine et avant l'édition Gallimard, Thésée parut en avril 1946 dans le n° 1 des Cahiers de la Pléiade, revue trimestrielle fondée et dirigée (chez Gallimard) par Jean Paulhan. Et remarquons que le "Mettons que je n'ai rien dit" attribué ici par André Rousseaux à Paulhan—ce sont en effet les derniers mots des Fleurs de Tarbes — n'était chez celui-ci qu'une citation... de Cide (de l'"Histoire de Tityre" dans Le Prométhée mal enchaîné).)

LE THÉSÉE D'ANDRÉ GIDE

En même temps que les pages de son journal écrites pendant la guerre, M. André Gide vient de publier un petit ouvrage auquel il songeait, dit-il, depuis longtemps. C'est le Thésée qui a paru en tête du premier fascicule des Cahiers de la Pléiade. Je ne vois pas, soit dit en passant, qu'on ait salué, comme elle le méritait, la naissance de ces Cahiers. Sous une remarquable présentation typographique dont il faut louer l'auteur, M. Jean Fautrier, ils semblent bien représenter un des rares vestiges de la littérature pure à notre époque. Car vraiment la crise de la littérature n'est pas la moindre de celles que nous traversons. Elle sévit sur les hebdomadaires

dont la plupart, entre la politique et la médiocratie, n'ont pas encore trouvé leur chemin. Elle triomphe avec une sorte d'insolence dans la plus brillante des revues d'aujourd'hui, ces Temps modernes où l'on ne voit guère que le document journalistique qui soit d'une substance assez coriace pour résister aux dissections de l'esprit ratiocineur et philosophique. Les Cahiers de la Pléiade, eux, tâchent de sauver ce qui reste de la littérature dans ce naufrage : quelques épaves de la vieille Nouvelle Revue Française, quelques morceaux de poésie absconse, où d'authentiques joyaux brillent parfois dans le balbutiement appliqué de l'insolite, quelques excursions au bord du néant comme la poésie savait en rêver avant que l'existentialisme l'assassinât, et dont toutes ne sont pas jeux d'esthètes (je songe à l'œuvre pathétique de René Daumal, dont il nous faudra parler un jour); enfin, comme un ver malin dans le fruit de serre, cet air de ne pas y toucher, de trouver le faux dans le vrai dès qu'on y touche, de ne pas tenir à ce qu'on aime et de laisser tomber ce qu'on tient, qui se répand sur les écrits dès que l'encre dissolvante de M. Jean Paulhan y met son contreseing. Un des articles de ce premier Cahier, qui est de M. Roger Caillois, a pour titre "Des Excès de la Littérature". Voilà qui dit fort bien, me semble-t-il, la manière dont les Cahiers de la Pléiade, à grand renfort de respiration artificielle, mettent en clinique la littérature agonisante. Mais je me trompe peut-être, comme dirait M. Paulhan, mettons que je n'ai rien dit. Je m'écarte, en tout cas, de mon sujet, car le Thésée de M. André Gide n'est ni excessif ni inutile. C'est même le complément nécessaire d'une œuvre qu'il éclaire beaucoup. On comprend que M. Gide ait eu, de l'écrire, une intention exigeante et tenace.

Les mythes grecs ont toujours été pour M. Gide d'une ressource malicieuse, en ouvrant leur symbolisme accueillant à tout ce que son éthique voulait y glisser, quand elle s'emparait à cette fin d'Œdipe ou du Roi Candaule. (L'autre source de personnages symboliques étant pour lui la Bible, où il a pris Saül.) Je viens d'écrire le mot "éthique". Nul doute en effet, je pense, que l'auteur de L'Immoraliste ne soit un moraliste. Au sens large du mot, si l'on veut, et comme il conviendra quand le moment sera venu de placer son œuvre parmi celles des auteurs français qu'on classe dans cette illustre catégorie. Dans les grands écrivains d'aujourd'hui, happés presque tous par le gouffre métaphysique, il est même un des rares, qui soit demeuré sur les rives de la morale, quitte à y tracer des arabesques et des sinuosités qui sont bien à lui. Ses tentatives métaphysiques, dont la plus notoire est Numquid et tu, furent brèves, quoique parfois intenses, et semblent définitivement réprimées. Les dernières pages du Thésée, nous le dirons tout à l'heure, sont même là pour déclarer que l'éthique de Gide est décidément établie dans un retranchement d'où l'inquiétude métaphysique est écartée.

Qu'avait donc le mythe de Thésée, pour offrir à M. André Gide un asile où ses idées se vinssent ingénieusement loger ? Tout simplement l'épisode central de son histoire, la plus tragique et la plus mystérieuse aussi : le labyrinthe. Si les anti-gidiens se sont offusqués, il y a un instant, de m'entendre parler de la morale de Gide, voilà qui va les faire au contraire jubiler : la morale de Gide élisant domicile dans le labyrinthe, à la bonne heure ! Mais beaucoup d'entre eux savent-ils que cette métaphore a servi à l'un des meilleurs critiques de Gide, à Charles Du Bos, pour écrire un essai de grande classe qui s'appelle "Le Labyrinthe à claires-voies" ? Entre le labyrinthe et les itinéraires gidiens, il y a donc longtemps que la jonction était faite, avec ou sans ironie. Et ce qu'on trouvera de plus remarquable dans le Thésée, c'est que le labyrinthe soit pour Gide le lieu, non d'une morale d'immoraliste, mais d'une morale morale si je puis dire.

Nous arrivons à ce lieu célèbre après quelques gamineries et gambades qui viennent tout droit du genre Caves du Vatican, et qui ne sont pas du meilleur Gide, à mon avis. Un libertinage scolaire sert ici de fond à de petites plaisanteries comme on en peut faire, par exemple, sur la place indiscrète que les taureaux tiennent dans la famille d'Europe et de Pasiphaé. Mais des qu'on débouche à l'orée du labyrinthe, le ton change heureusement. Il ne s'agit plus de jouer avec les chères légendes anciennes, mais d'en tirer une sagesse nouvelle. Et la nouveauté qui va sortir de l'antre du Minotaure est une des leçons les plus morales que la morale ait jamais prononcées : c'est que cette histoire de méandres d'où nul homme ne parvient à sortir doit être interprétée moralement. Car il n'v a chemins si embrouillés en ce monde où l'esprit humain ne sache se frayer une issue. Non, c'est le cœur de l'homme qui s'égare, avec ses sens. L'invention de Dédale est qu'il a préparé, pour quiconque entre dans le labyrinthe, des breuvages, des parfums, des vapeurs, qui l'enivrent d'erreur et de volupté. Cette ivresse jette chacun dans un mirage qui est comme une projection charmante de sa nature propre, "et chacun, d'après l'imbroglio que prépare alors sa cervelle, se perd, si je puis dire, dans son labyrinthe particulier". C'est afin de garder une volonté préservée de cette ivresse qu'Ariane doit demeurer hors du piège, en tenant ferme le bout du fil auguel est suspendue la chance de Thésée. Ce fil, explique Dédale à Thésée : "Conserve le ferme propos de ne pas le rompre, quel que puisse être le charme du labyrinthe, l'attrait de l'inconnu, l'entraînement de ton courage... Ce fil sera ton rattachement au passé. Reviens à lui. Reviens à toi. Car rien ne part de rien, et c'est sur ton passé,

sur ce que tu es à présent, que tout ce que tu seras prend appui."

Plus d'un lecteur se demande peut-être si c'est bien d'André Gide que je cite ici le propos. J'avoue que j'ai été tenté pour ma part de rouvrir Les Nourritures terrestres, pour y cueillir à nouveau mainte suggestion voluptueuse par où le fil d'Ariane aurait chance d'être rompu. Mais je me suis souvenu à temps du conseil final : "Nathanaël, maintenant, jette mon livre", et que pour mettre en contradiction Nathanaël et Thésée, il faudrait d'abord les avoir fixés de part et d'autre. C'est-à-dire qu'il faudrait connaître bien mal M. Gide, et ne pas savoir que sa morale a pour article premier, sinon unique, que la liberté de l'homme ne doit être limitée par rien ni personne. Quand on lui parle de pensée engagée, il réplique dans son Journal : "Je ne compte plus que sur les déserteurs." Avant tout, ne pas se laisser faire prisonnier. Ni de certaines ivresses, dont le fil d'Ariane sera la sauvegarde, ni d'ailleurs d'un devoir routinier qui pourrait s'ensuivre, et c'est pourquoi, l'aventure du labyrinthe finie, Ariane sera plaquée, comme pourrait dire M. Gide quand il en use familièrement avec la plus vénérable mythologie. Tel est le double conseil de Dédale à Thésée : "Donc ne t'attarde pas au labyrinthe, ni dans les bras d'Ariane... Passe outre. " M. André Gide aime à répéter cette injonction, qui anime pour lui la propulsion de la vie : passer outre. Cet ordre de désobéir à tout commandement limitatif est au principe de son éthique. "Passe outre, va de l'avant, poursuis ta route." On voit que "Nathanaël, jette mon livre" trouve finalement dans Thésée le disciple le plus fidèle à ce précepte majeur de la morale gidienne.

Quiconque voudrait creuser un peu ce principe d'action dégagée de toute entrave y trouverait le moyen de résoudre ce qui, dans l'œuvre de Gide, paraît être toute contradiction : par exemple, la morale des Nourritures et celle du préfacier de Saint-Exupéry. Cette pensée, qui ne tient jamais pour acquise aucune position qu'elle ait atteinte, a le mérite de ne laisser aucune relative vérité de ce monde prendre indûment la fixité de l'absolu. liberté même... Écoutez Thésée, quand il est devenu roi d'Athènes : "Je pensais que l'homme n'était pas libre, qu'il ne le serait jamais et qu'il n'était pas bon qu'il le fût. Mais je ne le pouvais pousser en avant sans son assentiment, non plus qu'obtenir celui-ci, sans lui laisser du moins, au peuple, l'illusion de la liberté." C'est toujours la marche en avant, en passant outre à tout obstacle, qui recourt à cette liberté nécessaire encore qu'incertaine. "Ma grande force, dit encore Thésée, était de croire au progrès."

Si ce Thésée était un long monologue, et non un dia-

loque de théâtre comme tous ceux où M. André Gide a balancé le oui et le non des traditions antiques, c'est peut-être que pour la première fois dans son œuvre M. Gide se détermine, sinon à fixer son message (ce qui serait en somme le trahir), du moins à dresser une sorte de bilan positif d'un mode de vie qui a le plus souvent passé pour ne chérir que le détachement et la négation. Il y a une sorte d'exegi monumentum dans le Thésée. Avec une indication, pour finir, des limites où l'humanisme d'André Gide ne regrette point de s'être enfermé, en regard des tentations métaphysiques d'où nous avons dit que son esprit s'est aujourd'hui retiré. Si M. Gide ne s'était pas arrêté à cette position de retrait (le seul arrêt, peut-être, qu'il ait prononcé dans sa vie ; mais quelle limitation sa foi au progrès n'en a-t-elle point re-que...), ce serait sur un dialogue vertigineux que s'ouvrirait enfin le monologue de Thésée : sur le dialogue avec Œdipe, dont M. Gide a bien raison de s'étonner que Sophocle l'ait esquissé seulement. Car l'homme qui entre en scène avec Œdipe, ce n'est plus seulement celui qui a résolu tout humainement le problème des actions humaines, entre les impulsions du désir et le sens du bonheur. Œdipe aux yeux crevés, c'est l'homme qui a fermé sa vue aux ténèbres de la terre pour l'ouvrir à la lumière intérieure. "L'obscurité, dit-il, s'éclairait soudainement pour moi d'une lumière surnaturelle, illuminant le monde des âmes... Tout le reste n'est qu'une illusion qui nous abuse et offusque notre contemplation du Divin." Mais Thésée, respectueux de cette pensée sublime : "Je reste enfant de cette terre", répond-il. Et résolument : "J'ai goûté des biens de la terre... J'ai fait mon œuvre. J'ai vécu." Le dialogue qui aurait pu s'ouvrir sur l'infini, M. Gide veut que Thésée le ferme par ce dernier mot. Que les espoirs et les angoisses de Numquid et tu aillent donc se taire à jamais dans le silence d'Œdipe. Thésée qui, du labyrinthe au trône d'Athènes, n'a pas mené trop mal en somme son humaine aventure, le roi Thésée, sage intendant de ses désirs, a tout pour symboliser une morale qui s'abrite de l'inquiétude du salut dans l'aménagement du bonheur.

(Suite des Dossiers de presse des Faux-Monnayeurs et de Thésée aux prochains numéros.)

EN DIFFUSION

Le Secrétariat de l'AAAG est en mesure de fournir à nos Membres — avec une réduction nette de 20 % (franco de port et d'emballage) sur leurs prix de vente en librairie — tous les volumes publiés aux Éditions des Lettres Modernes dans la série annuelle André Gide et dans les collections Archives André Gide et Bibliothèque André Gide. Joindre à la commande le réglement par chèque à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide.

ANDRÉ GIDE

Cahiers annuels. Volumes 19 x 14 cm, couverture balacron.

1 (1970).	Études aidiennes.	192 nn. (21 F)	16.80 F

- 2 (1971). Sur "Les Nourritures terrestres". 200 pp. (27 F) 21,60 F
- 3 (1972). Gide et la fonction de la littérature. 240 p. (34 F) 27,20 F
- 4 (1973). Méthodes de lecture. 272 pp. (43 F) 34,40 F
- 5 (1974). Sur "Les Faux-Monnayeurs". 208 pp. Sous presse

ARCHIVES ANDRÉ GIDE

Collection non périodique. Vol. brochés, 18,5 x 13,5 cm.

- 1. Francis PRUNER, La Symphonie pastorale de Gide : de la tragédie vécue à la tragédie écrite. 1964, 32 pp. Epuisé
- Elaine D. CANCALON, Techniques et personnages dans les récits d'André Gide. 1970, 96 pp. (11 F)
 8,80 F
- 3. Jacques BRIGAUD, Gide entre Benda et Sartre : un artiste entre la cléricature et l'engagement. 1972, 80 pp. (11 F) 8.80 F

BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE

Collection non périodique. Formats divers.

- Enrico U. BERTALOT, André Gide et l'attente de Dieu. 1967. Un vol. relié toile, 22 x 14 cm, 261 pp. (35 F)
- André GIDE, La Symphonie pastorale. Édition critique, avec introduction, variantes, notes, documents inédits, bibliographie, etc. 1970. Un vol. br., 18 x 12 cm, 440 pp. (30 F)
- Claude MARTIN, Répertoire chronologique des lettres publiées d'André Gide. 1971. Un vol. br., 19 x 14 cm, 240 pp. (70 F) 56 F
- Philippe LEJEUNE, Exercices d'ambiguîté: Lectures de Si le grain ne meurt d'André Gide. 1974. Un vol. br., 18 x 11,5 cm, 108 pp. (25 F)

(Entre parenthèses sont indiqués les prix de vente en librairie.)



JOURNÉE GIDIENNE EN PAYS D'AUGE

Par un temps encore frais mais favorisé de quelques belles éclaircies, s'est déroulée le dimanche ler juin la "Journée gidienne" en pays d'Auge organisée par la Société des Ecrivains Normands, que préside M. Jacques Henry, la Société Historique de Lisieux et les Syndicats d'initiative de Cambremer, de Houlgate et de Cabourg. Cent cinquante personnes environ y ont participé, au nombre desquelles une quinzaine de membres de l'AAAG (M^{mes} et M^{lles} de Bonstetten, Dusoleil, Metz, Meyer, Pémy, Rufenacht, MM. Allain, Bardonnet, Castreau, Goulet, Oswald, Platel, Rumillet, Sébire...).

Le matin, devant l'église de Formentin puis au cimetière du village, M. Jacques Henry évoqua la mémoire des familles Floquet et Saint-Alban — les Floche et Saint-Auréol, acteurs du drame de la Quartfourche dans l'Isabelle de Gide — en présence de M. de Langenhagen, le fils de Casimir. Ce fut ensuite la visite du château et du parc de Formentin, puis celle de la petite église de Saint-Eugène (XIe - XIIe siècles), exceptionnellement rouverte pour l'occasion et dont les participants purent admirer le beau rétable et le jubé en bois peint. Après un vin d'honneur offert au Café Troussel par l'Association des Anciens Combattants de Formentin et un déjeuner frugal à Bonnebosq, eut lieu l'inauguration, dans la nouvelle mairie de La Roque-Baignard, d'une plaque, faisant face au grand portrait officiel de M. Giscard d'Estaing et rappelant la mémoire d'ANDRÉ GIDE, écrivain, 1869-1951,

maire de 1896 à 1900.

Au château de La Roque-Baignard, où M. et M^{me} de Witte accueillaient aimablement leurs visiteurs, ceux-ci prirent place dans la belle et vaste salle à manger pour écouter une causerie, fort applaudie, où notre ami Alain Goulet présenta, d'un point de vue original, la figure et l'œuvre de Gide, l'ancien châtelain...

La journée s'est achevée au Val-Richer, le château de Guizot et des Schlumberger, où Mme Seydoux reçut avec grâce les participants, qui écoutèrent M. Jean Albert-Sorel évoquer François Guizot avant de se restaurer grâce à un somptueux buffet.

Manifestation pleinement réussie, donc, et dont tous ceux qui eurent le bonheur d'y assister rapportèrent de quoi rendre plus vivantes leur connaissance de Gide, leur lecture de Si le grain ne meurt, de L'Immoraliste, d'Isabelle et du Journal...

ÉTES-VOUS BIEN SÛR D' AVOIR PAYÉ VOTRE COTISATION POUR

1975 ? -

POUR LE CENTENAIRE D'HENRI GHÉON

Né le 15 mars 1875 à Bray-sur-Seine en Seine-et-Marne (une plaque, apposée en 1956, y signale sa maison natale), Henri-Léon Vangeon, en littérature Henri Ghéon, aurait eu cent ans il y a quatre mois. Notre Fulletin ne saurait faillir à son devoir d'évoquer, à l'occasion de cet anniversaire, cette figure attachante et importante sur qui, dès avant sa mort (survenue le 13 juin 1944 à Paris), l'ombre s'est injustement épaissie. Nous ne faisons d'ailleurs que précéder de peu la publication de plusieurs ouvrages qui remettront Henri Ghéon dans sa pleine lumière : les livres d'Auguste Anglès, André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Pevue Française (1909-1914) (f.d. Gallimard) et de Claude Martin, La Maturité d'André Gide (1895-1902) (Éd. Klincksieck), la capitale Correspondance André Gide - Henri Ghéon (1897-1939). près de huit cent cinquante lettres éditées par les soins de Jean Tipy et Anne-Marie Moulenes (Ed. Gallimard), et, plus tard, la Correspondance Jacques Rivière - Henri Ghéon dont Jean-Pierre Cap prépare actuellement l'édition. En attendant ces prochaines parutions, nos lecteurs pourront au moins, pour mieux connaître qui fut cet homme et quelle amitié le lia à Gide, relire l'admirable portrait que donnait de lui "M. Saint-Clair", c'est-à-dire "la Petite Dame", voici près de vingt ans déjà (1). Car il faut bien constater que ni sa personnalité ni son œuvre, pourtant surabondante et dont certaines parties sont de tout premier ordre, n'ont encore inspiré d'études dignes d'elles (2).

Nous consacrerons à Henri Ghéon une grande partie d'un prochain Bulletin — grâce aux documents inédits

qu'auront bien voulu nous communiquer, avec beaucoup d'obligeance, les neveux de l'écrivain, M. et M^{me} François Corre, membres de notre AAAG. En prélude à cet ensemble, nous publions dans les pages suivantes la première partie de la longue étude sur André Gide publiée par Henri Ghéon dans le Mercure de France de mai 1897 (n° 88, pp. 237-62). Par son ampleur et surtout sa perspicacité, c'est vraiment la première étude critique qui ait été écrite et publiée sur Gide, et c'est d'ailleurs à cette occasion que Ghéon (il a vingt-deux ans et s'apprête à publier, à la fin de ce mois de mai 1897, au Mercure de France, son premier recueil poétique, les Chansons d'aube) est entré en relations avec l'auteur des toutes fraîches Nöurritures terrestres - c'est Alfred Vallette, le "patron" de la maison de la rue de l'Échaudé-Saint-Germain, qui l'a chargé de ce travail et lui a donné à lire, en épreuves, les Nourritures (3). Cet article n'a jamais été féimprimé depuis lors.

⁽¹⁾ M. SAINT-CLAIR, "Henri Ghéon", La Nouvelle Revue Française, n° 44, 1er août 1956, pp. 306-13. Regrettons à cette occasion que les éditeurs n'aient pas profité de la réunion en un volume, en 1968, d'Il a quarante ans et de Galerie privée, pour y insérer ce dernier "portrait" de Maria Van Rysselberghe.

⁽²⁾ A part la thèse de M. DELÉGLISE, Le Théâtre d'Henri Ghéon. Contribution à l'étude du renouveau théâtral (Sion, 1947, 406 pp. in-8°), nous ne connaissons guère que la mince brochure de Jacques REYNAUD, Henri Ghéon. Étude et bibliographie (Association des Amis d'Henri Chéon, supplément de la revue Nos Spectacles n° 75, 1960, 48 pp. in-12).

⁽³⁾ Ghéon rendit compte aussi des *Nourritures terrestres*, plus spécialement, dans sa "Chronique des livres de prose" de *L'Ermitage* de mai 1897 (pp. 347-8).

ANDRÉ GIDE PAR HENRI GHÉON

O monde infiniment renouvelé, qui donc sous vos aspects divers reconnaîtra votre immortelle ressemblance? — O nature perpétuellement semblable à tout et à toi-même, qui donc, qui donc en ta monotonie épuiserait le goût de tes formes nouvelles, l'intarissable élan de tes rires et de tes harmonies — source d'amour que j'aime?

A.G.

L'œuvre d'André Gide est comme la Nature et le même mystère l'enveloppe. On a comme un scrupule, une crainte à tenter de soulever le voile. L'Isis sacrée s'y cache, et l'on appréhende de ne point voir le visage réel de la déesse, même au prix d'un sacrilège... Et puis, on reste d'autant plus déconcerté devant elle, qu'elle est simple et tend les mains.

Voici une confession, des vers de sentiment, traités sévères et badins, des poèmes, une satire, et enfin tout un livre de didactisme lyrique. Chacun de ces ouvrages pris à part sourit et accueille comme tout écrit sincère et bon ; que si l'on s'avise de les vouloir joindre et juger dans l'ensemble comme des parties d'une même œuvre, on croit être l'objet d'une raillerie de la part de l'auteur, et que celui-ci se réjouit de paraître contradictoire à lui-même, et de montrer ironiquement la multiplicité des ressources dont dispose son dilettantisme supérieur. Et ce sera l'opinion de ceux qui lisent et ne s'arrêtent pas, de tout le public qui croit avoir fait assez, quand il a feuilleté des pages et parcouru des liques, comme si la substance du livre, inexprimée, ne se trouvait pas seulement hors des pages et entre les lignes.

André Gide n'est point un dilettante. Cette attitude vis-à-vis de l'existence et de l'art, si commune en ces temps et si fâcheuse qu'elle souille comme une injure le bon renom de sincérité à quoi doit tenir premièrement l'écrivain, cette attitude, dis-je, ne pouvait convenir à son tempérament de passionné, et si parfois l'ironie qu'il manie légèrement contre les autres, et même contre soi, autorise un pareil jugement, le reste de l'œuvre vient aussitôt le démentir. Le dilettante s'amuse de tout et ne croit à rien pour vouloir croire à tout ; la grande force d'André Gide réside précisément en la foi, et c'est elle qui donne le lien entre les ouvrages divers où se développe son âme croyante et rien que son âme. Car il a entrepris de s'exprimer dans ses livres en toute sincérité et il n'est point un seul d'entre eux qui ne marque une étape dans son histoire intellectuelle et morale. Si la stagnation manifeste le néant et si le propre de l'être est d'évoluer, André Gide aura vécu, et les étapes qu'il aura parcourues seront assez nombreuses pour refléter une vie, c'est-à-dire un voyage à travers des sensations multiples et des idées sans cesse renouvelées. L'artiste qui, ayant découvert une formule, la répète indéfiniment et s'y maintient, cesse de créer bientôt, car il arrive un jour où il ne trouve plus rien à dire qu'il n'ait déjà dit, et fatalement il recommence. Le vrai poète se sait homme et, calquant sa vie littéraire sur sa vie intime, il ne craint pas d'être différent aux yeux des autres comme à ses propres yeux.

Rien n'est plus admirable qu'une âme qui marche, dûtelle errer longtemps dans des directions contraires ; elle trouvera un jour la bonne route, et la bonne route est toujours celle que l'on va suivre.

La complexité de cette évolution ne marque pas une volonté hésitante et un caractère flottant, mais au contraire une plus large humanité, plus complète, plus générale, susceptible de plus de compréhension et de plus d'amour, et la valeur de l'homme ne se mesure guère qu'à ses efforts, multipliés d'autant que les buts à atteindre lui sembleront plus nombreux. L'œuvre d'André Gide porte l'empreinte d'un éternel désir de savoir, de croire, d'aimer ; c'est pourquoi rien d'elle ne peut laisser indifférent celui qui l'a une fois approchée. L'âme qui s'éploie à travers le grand cycle sincère, qui va des Cahiers d'André Walter aux Nourritures terrestres, est la nôtre aussi entière qu'on la rêve, impressionnée de tout, intéressée de tout - religiosité, amour, spéculation, action, esprit et chair - notre âme toute savante et humble. Cette fois, il croit avoir atteint la vérité en la Nature "telle quelle", et peut-être était-ce vers celle-ci qu'il marchait... et elle qu'il aima en tous ces

modes, écartant peu à peu les voiles... Et puis ce qui traduit une âme nue, n'est-il pas selon la nature ?

Ş

Voici un jeune homme - c'est ainsi du moins que nous le montrent les Poésies et les Cahiers d'André Walter d'âme tendre et pure, de sensibilité affinée, d'esprit studieux et rêveur. Il ne connaît rien de la vie ; il a beaucoup lu, beaucoup appris, il a contemplé des paysages, mais il est resté docile à la règle qu'ont su lui imposer l'atavisme religieux et l'éducation protestante de parents rigides. Il entre dans l'existence avec joie, car les livres n'ont pas donné satisfaction à ce que sa nature jeune et passionnée désire. Il veut vivre, mais la qualité de ses sentiments lui interdit le "jour à jour", la banalité dont se contentent les jeunes gens de son âqe, et il veut une raison de vivre. Pourquoi est-il né ? pourquoi doit-il agir ? Le problème de la Destinée se pose à cet esprit ardent ; il lui faut croire à quelque chose, il ne vivra pas sans croire. Et dès lors il essaie de fuir l'atmosphère des logiques inutiles et des nuits sans actes. Il attend l'aurore et plusieurs fois il la croit voir ; il tente d'aller à sa rencontre et quand un jour elle se lève, il part. Il baigne en pleine vie, et il espère trouver en celle-ci la raison d'être de son âme ; mais il s'aperçoit qu'elle est très différente de lui. Les paysages n'éveillent en lui que des tristesses, et quand un désir par hasard lui vient, il trouve une porte fermée. Son âme ne voit que laideur et qu'ennui, elle va à la dérive en quête d'un refuge, par ce pays qui n'est certes pas le sien, par cette destinée qu'elle n'a pas choisie... Et enfin, il voudrait bien croire... placer en Dieu le but de son existence, mais le peut-il ? Et désespéré il s'écrie :

> Je crois que ce que nous avons de mieux à faire Ce serait de tâcher de nous endormir...

Or, ce but nécessaire qui motive sa présence sur cette terre, il pense un jour le trouver en l'amour. L'éclosion en a été préparée lentement par une longue intimité avec celle qui est presque sa sœur, Fmmanuèle, une cousine orpheline recueillie jadis par la mère de Walter. Il a entrepris l'éducation de cette âme, il a voulu la faire semblable à lui, de façon à en être compris, et la trouver là comme une compagne et comme une confidente. Il n'a point songé, certes, qu'il pourrait la désirer un jour autrement, et ç'a été une affection pure qui a mis en présence deux esprits avides de connaître et de se pénétrer en une admiration commune des livres et des choses. Ils se sont exaltés aux violences de Shakespeare et aux sublimités de Pascal, ils ont étudié les philosophes et

discuté sur la religion, ils ont fait des promenades au soir et se sont laissés prendre au charme de l'atmosphère et de l'heure. Et ils ne se sont pas aperçus de cette union spirituelle, qui menaçait, un jour, bientôt peut-ê-tre, d'effleurer leur chair et de mordre leur cœur. Et quand ils en prenaient conscience, quand ils en acceptaient l'avenir peut-être, et les joies passionnées, les événements sont venus les séparer. Ainsi André Walter a cru toucher le but, il allait vivre enfin pour quelque chose, et la Destinée encore une fois le leurre... Son espoir a été trop grand pour s'évanouir si vite, toutes les puissances d'exaltation qui couvent en lui, refoulées depuis longtemps, surgissent : et l'impérieux désir de vivre et d'agir se tourne en une crise de mysticisme, où la douleur devient une joie et le martyre une gloire. Oui, le but de sa vie est l'amour, et en ce jour plus qu'hier, car les chairs sont séparées : "Les âmes mieux que les corps peuvent s'étreindre avec délire." Mais pour soutenir ce rôle sincère, il faut la Foi ; il croit. De cet accès passionnel l'hérédité religieuse triomphe : l'ascétisme mate la chair qui veut se révolter, la prière tue l'esprit qui jette un cri de doute. C'est la lutte la plus effroyable qui soit, entre la passion, la logique et la croyance, tant qu'elle brise l'âme qui la contient.

André Gide nous a dit la fin d'André Walter emporté par une fièvre cérébrale. Il n'en est rien. Après la crise, sont venus l'apaisement et la philosophie sereine d'une vie d'étude et de foi. Walter a conquis son idéal ; la croyance s'est installée fermement dans son âme ; il a compris que rien n'existait, hors de la spéculation et de la prière : le corps définitivement est vaincu, le philosophe se repose en sa contemplation. Comme la Vie est loin à cette heure, cette Vie de matérialités qu'il vient de repousser. L'esprit lucide, la chair apaisée, il ne la contemple plus qu'à travers les philosophies... Son entendement très clair et très net est rompu de longtemps aux exercices du raisonnement. Il aime la logique à l'égal de l'action, et dans cette période de quiétude elle reprend ses droits premiers. La mathématique l'a jadis séduit, il éprouve encore des ivresses devant un nombre et croit scruter l'infini en résolvant une équation. Aussi son goût pour les logiciens s'affirma prépondérant (Kant, Stuart Mill) et quand il s'est agi intellectuellement de chercher une raison au monde, il est alle aux philosophes capables de le démontrer mathématiquement. Il a aimé Spinoza avec passion, Spinoza qui de quelques définitions et axiomes sut déduire Dieu, la Nature, les hommes et toute une morale, Spinoza le rigoureux raisonneur et le plus grand des intellectuels, qui proclama la suprématie de l'entendement sur les passions. Comme lui, en pensant, il croit se rapprocher de Dieu. Il l'a aimé

pour cette sérénité, pour cette harmonie de pensée par quoi il a été créateur, et il l'envie d'avoir vu le monde à travers son œuvre, c'est-à-dire à travers son esprit. Mais lui aussi veut créer son monde, car le seul univers véritable est celui qu'on concoit et les phénomènes n'ont d'importance que comme manifestations extérieures d'une vérité cachée, et prenant le mythe de Narcisse il montre ce que nous sommes en face des choses, comment celles-ci valent en tant que symboles, c'est-à-dire qu'apparences, et comment le poète ou le penseur est chargé de découvrir derrière elles l'essence. C'est l'orqueil dernier du sujet "qui conçoit et ne peut être conçu", et penché sur l'eau reflétant les formes fugitives, Narcisse voulant voir enfin une chose qui soit, ne trouve que son image. Dès lors, le monde extérieur n'est plus rien pour lui, toute la vérité est dans l'esprit. "Que faire ? — Contempler." Il ne s'arrêtera plus aux accidents de la route, ni à ces "vains désirs", qui apparaissent et disparaissent et ne sont point des buts, mais des obstacles. Et il proclame dans La Tentative amcureuse que la fin dernière c'est Dieu. "Nous ne le perdrons pas de vue car on le voit à travers chaque chose", et la foi, aidée ainsi de la spéculation, en une sorte d'intellectualisme mystique, lui fait une âme belle et jcyeuse, une âme droite comme une ligne, nullement déterminée par l'extérieur et qui va à travers les choses, devinant le sens intime de chacune d'elles, suivant une morale supérieure.

Et il songe à ce que serait cette vie, s'il savait sortir de la spéculation et de la sérénité pour aller vers l'action, et Urien c'est encore Walter, comme c'était Narcisse, comme ce sera Ménalque. Ces voyageurs de la Destinée, ils s'aventurent sur l'océan éternel des choses poussés par une seule idée, celle par quoi leur âme est vivifiée, cette raison de vivre qui tourmenta si fort André Walter, Dieu peut-être, en tout cas l'inconnu et l'idéal. L'Orion sillonne l'océan pathétique semé d'îles troublantes, ces tentations que chacun trouve sur son chemin ; les uns y restent dévorés de passion, d'autres en gardent un éternel trouble, mais Urien et ses amis qui savent résister échappent enfin : le Désir est mort en eux. Et sur la mer des Sargasses, voilà l'ennui, le chemin qui s'éternise tant qu'on croit le refaire sans cesse ; ces âmes ont repoussé les joies passagères qui s'offraient, elles errent vides de désir. Mais le but blanchit, et c'est la mer de glace avec les souffrances et le froid. L'espoir renaît même en ces contrées de pire détresse ; l'idéal soutient les volontés trempées aux épreuves; il les quide vers d'autres plus rudes, et comme ils pourraient retourner vers des climats plus cléments, une vie plus modeste et plus douce, les voyageurs préfèrent "les rives les plus dures", pourvu qu'elles soient

"futures", par une folie d'héroïsme. Et quand ils croient toucher le but, ils ne peuvent plus avancer. Mais ils ont vécu, ils ont eu toute la joie que la vie est susceptible de donner, la joie de l'effort, fût-il vain, la joie de la volonté, dût-elle ne rien atteindre. Ils ont eu un but, une raison de vivre, c'est assez.

Mais on ne renie pas impunément la nature, et l'âme brûlante d'André Gide — puisque, en somme, il ne s'agit que de lui - a trop longtemps porté le poids d'un intellectualisme factice. Un jour, au contact, dit-il, d'une civilisation et d'une religion différentes, il a compris que pour être hautaine et belle, son attitude n'était pas la seule, et que, édifier une existence sur une croyance ou sur une philosophie, pour marquer une singulière force de caractère, pouvait aussi apparaître comme le fait d'un caractère étroit. Il a vu que, en vivant suivant une idée devenue bientôt une coutume, il ne se distinguait pas autrement de ceux qui menent l'existence banale des habitudes, des visites et des repas, et montrent l'exemple de la plus parfaite stagnation. Placer le but si loin, n'était-ce pas un peu le nier, et ne risquait-il pas de ne plus avancer, à force de ne jamais l'atteindre ? Son âme devait un jour se lasser d'une émotion à vide, artificielle, créée par l'hérédité, l'éducation et l'habitude, pour étaler enfin ses trésors de ferveur et de passion. C'est ce qui fut. Les choses qu'il dédaigna - symboles - qu'il considéra longtemps comme de simples apparences, sous lesquelles il aima seulement son esprit, ces choses, un jour, lui parurent belles en soi, susceptibles de provoquer l'admiration par leur seule forme, et peu à peu il comprit que la vérité était là, dans ce monde qui l'entourait et dont l'avaient séparé les croyances et les philosophies. Outre l'éternel optimisme que lui donna à jamais Emerson, le philosophe qui a peut-être eu sur lui la plus grande influence, il trouva dans Goethe et dans Leibniz la matière d'un nouveau panthéisme, non plus celui, mathératique et intellectuel, de Spinoza, mais vivant, proclamant la force maîtresse du monde, la force qui déjà tient en la plus infime monade et qui fait que les plantes naissent, grandissent, fleurissent, que les animaux vivent et se reproduisent et que l'homme agit et s'émeut. Dieu est la nature et Dieu est toute chose, et il a pu s'écrier avec Gœthe : "Aussi loin que l'oreille, aussi loin que l'œil puisse l'atteindre, tu ne trouves que le connu qui lui ressemble, et le vol enflammé de ton esprit, si haut qu'il s'élève, a bien assez du symbole, assez de l'image : tu es attiré, entraîné, ravi ; où que tu t'avances, le chemin et le lieu se parent ; tu ne comptes plus le temps, et chaque pas est l'immensité."

Mais avant de vivre enfin selon la nature, André Gide a voulu se débarrasser de ses habitudes de pensée et d'existence, et il a revécu, ironiquement, l'état ancien dans Paludes, où l'on sent frémir la révolte nouvelle, et où l'on voit se dresser le reniement du passé. "Tu travailles?" dit Hubert : l'application inutile à l'existence, l'étude vaine, la pensée éternellement monotone, tout cela tient dans cette phrase, et Gide clamerait, illuminé : "Mais ! vivez donc !"

Vivre, c'est cultiver sa sensibilité, ouvrir son âme à tous les frissons, sans que la raison vienne lui rappeler la logique froide, dont elle l'a longtemps engourdie ; c'est voir, entendre, sentir, et porter sa ferveur sur les choses compagnes ; c'est avoir conscience qu'on est et qu'on fait partie de cette nature qui vous baione ; c'est se fondre en elle et être heureux de son spectacle seul. Aussi Ménalque fuira la ville et tous les lieux de piétinement où l'âme, dans l'automatisme des habitudes, n'est plus capable d'un sentiment neuf de désir ou d'amour, il fuira tout ce qui s'oppose à un contact direct avec la vie universelle, à la fraîcheur d'une impression par l'accumulation des souvenirs et des idées ; il fuira la médiocrité d'une vie trop prévue et d'une 6tude perpétuelle qui fait rentrer l'être en lui-même, quand sa seule fonction est d'en sortir. Il multipliera ses sensations par de continuels voyages, et il étendra son domaine humain de tous les pays qu'il aura parcourus et aimés, et plus ils seront différents, plus il se sentira vivre, car chaque fois l'impression éveillée en lui sera neuve et lui révélera une partie de son être qu'il ne connaissait pas. Il veut adorer "à travers indistinctement toute chose", et ce qu'il poursuit, c'est encore Dieu certes, mais un Dieu tout proche, qui ne demande point de sacrifices et au contraire exalte les puissances d'émotion aux dépens de l'entendement. La sensibilité d'André Gide, libérée cette fois des entraves du dogme et de la raison, s'exaltera toute à célébrer les Nourritures terrestres.

8

Par cette histoire intellectuelle et morale qu'il était nécessaire de tracer, on s'explique la diversité des ouvrages de Gide et comment il n'usa jamais du même moyend'expression deux fois. Mais qu'il écrive un Journal, ou des Traités, ou des Poèmes, il reste lui, et parmi les différences en apparence radicales qu'on peut constater entre les tendances de ses livres, et dont j'ai essayé de montrer l'unité évolutive, on trouve une personnalité constante faite de quelques traits principaux, dont varie seulement l'importance respective. Plus ou moins en relief, il n'est pas une œuvre de Gide qui ne les contienne tous, et Ménalque à bien considérer est le frère de Walter, bien plus il est Walter lui-même. D'abord, on a

pu le voir, André Gide est un sensitif ; son âme craint le moindre frôlement, car c'en est assez pour la remuer tout entière ; le monde extérieur l'impressionne violemment, en bien ou en mal, mais l'impressionne, et sa sensibilité a de telles délicatesses qu'elle apparaît mystique, analogue parfois à celle des héros de Maeterlinck qu'une fleur trouble et que le silence étreint. La musique, art d'expression pure, vague et subtile, plonge son être en des extases profondes, entre toutes, celle de Schumann ou de Chopin, les grands sentimentaux... Il a des simplicités et des complications. Ici il dira l'émotion qu'il éprouve à voir "sa main sur la table", et là la joie de toucher presque l'objet de son désir, de n'avoir qu'à avancer le bras, et de passer. Comme il s'est plu à la chasteté, il se plaira à la possession. Il parle quelque part de la complexité inextricable de ses émotions, telle que la moindre aperception éveille en lui des systèmes compliqués, qui font comme un réseau de sensations intimes, et c'est pourquoi souvent elles se contredisent. Il tressaille à la beauté formelle, comme à la beauté morale ou religieuse ; il est la lyre éternellement vibrante, d'où vienne la brise qui passe sur ses cordes, et dont la fonction ingénue et si affinée pourtant est de vibrer. Cette sensibilité dénote une infinie tendresse et pourrait faire prendre André Gide pour un mélancolique. Parfois ses écrits ont une teinte grise et discrète, comme s'ils étaient couverts d'une buée de vaque tristesse. Mais rien n'est plus robuste que cette âme et plus bellement vivant ; car le tendre et le sensitif est aussi un passionné : les aperceptions si subtiles de son cœur provoquent un éveil de toutes les forces qu'il contient, et s'il a pu se sentir pénétré d'extase devant un paysage, il s'est aussitôt dressé, volontaire, pour l'embrasser et pour l'étreindre. Nous l'avons vu poursuivre un but à travers l'existence et se passionner successivement pour toutes choses; voilà le trait important de sa nature, qui domine parfois la tendresse et la sauve de ce qu'elle pourrait avoir d'un peu morbide. "Que l'âme ne retumbe pas inactive, ecrit-il, il faut la repaître d'enthousiasmes." Et ainsi se dresse cette figure sincère qui emplit à peu près tous ses ouvrages de charme, de cris, de joie et d'exaltation. Aussi comme on rêve une âme multiple et tumultueuse, agitée et frémissante, spontanée, toute en exagérations, et comme l'on s'attend au seuil de l'œuvre à des violences déchaînées, on trouve une harmonie dans la liberté, une mesure dans la spontanéité qui étonnent, mais dont la toute simple explication réside dans l'intellectualisme du poète.

Car, à côté de la sensibilité s'est développé l'entendement, faculté contradictoire qui vient la maîtriser et la diriger. Nous avons dit la lutte terrible où vain-

quit l'esprit : c'est qu'il fait partie intégrante de la personnalité d'André Gide, et que, en dehors de ses manifestations presque exclusives, il cotoie sans cesse l'émotion pure. André Gide n'a pas été élevé dans les rè-gles, n'a pas étudié suivant la discipline des livres, n'a pas plié son esprit à la gymnastique des raisonnements philosophiques sans en garder une empreinte ; et certes son âme première y était disposée, et il ne faut pas placer tout sur le compte des influences ; il a aimé les jeux de l'esprit comme des émotions, parce qu'il fut aussi un intellectuel, et s'il s'est posé au début la question de l'"être", ce n'est pas moins par un besoin de sa raison que par une inquiétude de sa sensibilité. quelque varié qu'ait été son contact avec les philosophies, qu'il ait aimé les purs logiciens ou les métaphysiciens de la vie, il a toujours été attiré par ceux d'entre eux qui ont conçu le monde - a priori ou a posteriori - harmonieusement : Spinoza qui l'a développé comme un théorème, Leibniz qui l'a construit suivant des règles de proportion, que résume la monade miroir du monde et qu'il a appelée l'harmonie préétablie, Darwin qui a émis la loi progressive et rythmique de l'évolution, Gœthe qui a puisé dans les sciences naturelles son panthéisme, et aussi l'américain Emerson, et en général tous les philosophes allemands qui édifiaient les systèmes comme des temples, suivant le canon des parfaits rapports entre les colonnes et les frises. Et à l'heure actuelle, quand il semble avoir rejeté toute intellectualité, on la sent là qui veille, car il va aimer les choses pour l'harmonie qui est en elles, pour leur beauté formelle et scientifique et les fruits de la terre pour le rythme de leurs éclosions et de leurs maturités. Et c'est une âme rare, d'équilibre parfait, où les facultés les plus contraires d'émotion, de spontanéité et de réflexion, malgré des crises passagères, ont consenti à vivre côte à côte, sans entraver leur libre développement réciproque, en se renforçant au contraire, en se complétant, et en formant, malgré leur autonomie, un tout unique et achevé.

De là la beauté de cette œuvre qui paraît si reposée, si sereine et si vivante à la fois, de par la double création d'un poète et d'un philosophe. La conception qu'il a de l'art tient dans ces mots, jadis inscrits par Pierre Louÿs, le préfacier des Cahiers: "Il rêvait d'une œuvre scientifique et passionnée." Il l'a faite. Pour s'exprimer tout entier avec ses apparentes contradictions, il a voulu employer tous les moyens, et il a abordé successivement, avec une égale sûreté, la confession et l'essai, le poème et le roman, et il faut remarquer que tous ces ouvrages sont écrits sous la forme personnelle; cet emploi systématique prouve mieux que toutes les explications l'unité constante de cette ême. Il n'a

pas accepté le mensonge de la fiction, et sous des noms divers directement il a parlé. N'ayant à traduire que des émotions et que des philosophies, il est venu, et, sincère, il a été didactique et lyrique, il s'est raconté et chanté.

Ş

Dans les enthousiasmes de sa jeunesse, il concevait la littérature comme l'extériorisation d'une âme, et le livre comme la confession sincère, inconsciente, artistique par ce seul fait, suivant l'unique procédé de transcrire des émotions et des idées dans leur ordre d'apparition, sans que la raison les déformât sous prétexte de les enrichir et de les coordonner. "Le meilleur, c'est d'écrire au hasard", et cette proposition, les *Cahiers* la développent, œuvre touffue, jamais confuse, où se mêlent les réflexions les plus disparates, où bouillonne toute une jeunesse d'émotion et de pensée, où se rencontrent des tristesses et des exaltations, des paysages et des rêves, des philosophies et des cris ; cette œuvre qui n'est pas une œuvre dans le sens des ouvrages ultérieurs de composition serrée, de tenue artistique et de proportions harmonieuses, mais un document éternel de beauté et de franchise. Il y a dans ces pages une unité morale, une sincérité de passion qui fait que le lecteur est emporté dès les prmières phrases comme dans l'intrique la attachante et la plus habilement présentée. Il faut admirer là le manque d'artifice, les phrases inachevées, les mots suggestifs d'états d'âme subtils et lointains, les raisonnements serrés et clairs, posés en alternatives, les tirades éloquentes, les raccourcis d'âme. Car déjà apparaît cette sobriété qui caractérise le génie d'André Gide dans sa maturité ; il craint toujours d'écrire trop et de répéter ce qu'il a dit, de peur d'affaiblir la pensée et l'émotion, et le peu de mots gu'il a employés, il s'y tient, dussent-ils être vagues, et ils se trouvent si spontanés que leur présence seule frappe et explique. Mais un tel livre, qu'on ne saurait trop lire - car on y découvrira chaque fois quelque chose de neuf, telle pensée voilée, profonde et noble, telle clarté mystique et tel divin sourire - un tel livre, dis-je, ne se fait pas une seconde fois. C'est la matière de toute l'œuvre à venir ; elle contient tous les livres futurs, parce que c'est une âme entière, et des désirs, et des volontés, et des aspirations, et des projets même, car on y trouve exposée la poétique qu'André Gide appliquera plus tard en partie.

Voici le plan d'Allain, le roman qu'écrit Walter, conçu mathématiquement comme l'Ethique de Spinoza, avec toutes les libertés possibles dans ce cadre rigide et le plus de passion : autour de ces échalas, des plantes

grimpantes et des lianes. Et jamais plus vibrant exemple de spontanéité artistique n'a été donné que par ce jeune homme las de tous les jougs, qui veut secouer celui de la syntaxe, celui de l'orthographe même, celui de la prosodie, et qui souhaiterait que la prose eût des règles pour pouvoir les enfreindre. La poésie c'est l'émotion et il veut être le poète ; il cherchera "non point tant l'harmonie des mots que la musique des pensées ; car elles ont aussi leurs allitérations mystérieuses". Et il n'écrira pas en français... "Non i je voudrais écrire en musique."

Or c'est bien de la musique, les vers gris et tristes d'André Walter, la prose rythmée du Voyage d'Urien, la strophe large des poèmes récents d'El Hadj et des Nourritures terrestres, de la musique discrète, intime, nombreuse parfois, simple et pénétrante. Il aura employé ces multiples formes si différentes, par cette même volonté de se renouveler qui l'a déterminé à changer constamment de formule — si formule il y a — à chaque ouvrage entrepris, cette volonté qui nous promet tant de surprises encore et d'inattendues jouissances.

J'ai dit plus haut la raison philosophique des Poésies d'André Walter, et comment ç'avait été la première tentative de Gide pour échapper à la vie banale et quotidienne, et pour réellement vivre en une foi. Qu'on ne les prenne pas cependant pour une œuvre philosophique ; rien n'est plus éloigné de la théorie, et si les sentiments suivent un ordre voulu et combiné en vue d'une signification symbolique, ils regnent cependant en maîtres et c'est la pure sensibilité qui s'y meut, tant le cadre est large qu'impose la raison déjà présente (et toujours désormais présente) dans un but d'harmonie, de mesure et non de contrainte. En pièces courtes composées de quatrains aux vers longs et inégaux comme des plaintes, discrets et sourds comme des soupirs, rimés souvent, ou assonancés, et quelquefois en dissonance, se murmurent des désirs et des inquiétudes : les paroles sont simples, douces, presque sans images ; la vie intérieure se trouve projetée en faits très ordinaires d'existence extérieure, et cette veille de l'âme en attente se fait à la lueur jaune d'une lampe. Les sentiments les plus compliqués s'expriment en paroles très claires, et la poésie tient à cette clarté, à cette sincérité délicate qui, tout haut, fait ses réflexions à l'âme compagne, et il y a dans cette sobriété quelque chose de poignant, qui rappelle parfois les com-plaintes de Laforgue, un Laforgue sans cette recherche verbale qui gâte parfois de très belles pièces...

> Nous sommes deux pauvres petites âmes Que ne réchauffe plus le bonheur, Nous sommes deux pauvres âmes Qui ne savons plus être heureuses...

Tu m'as dit : Écoute ! je crois Nos âmes sont mystérieuses Peut-être qu'elles sont heureuses Et que nous ne le savons pas...

Et ce petit livre donne une impression d'humilité, analogue parfois au charme naïf de Jammes, une impression
de douceur, de candeur, de délicatesse; on y sent passer
des frissons d'enfants, des petites peurs, celles que
peut donner, la nuit, la grand'route, la solitude, et le
langage familier qui traduit ces gestes de sensibilité un
peu maladive contribue encore à envelopper le lecteur
d'une atmosphère de vague, à propos de quelque sensation
comme celle-ci:

Et nous avons peur de nous endormir Parce que l'un sent que l'autre le regarde. T

Quoique extériorisée en le décor, l'émotion là subsistait pure par la volonté de faire intime, et les apparences n'avaient pour but que de représenter plus frappantes des subjectivités. Le Voyage d'Urien est encore le récit d'une émotion, exprimée symboliquement ; mais cette les apparences ont une importance plus grande; l'auteur s'est condamné à objectiver le plus possible son émotion, et les paysages multiples qui la traduisent forment presque la totalité du livre. Car il s'aqit d'un long poème, et il était difficile de concilier l'étendue de l'entreprise avec la forme purement lyrique, qui ne peut être employée continûment et qui sied surtout à l'expression successive de sentiments restreints. Aussi le sensitif, sans se départir de sa délicatesse d'âme, est devenu un imaginatif, et il a revêtu ses sentiments intimes d'une riche étoffe de nature idéale, où les paysages se créent spontanés et beaux certes, comme des émotions. Dans ce livre plus que dans tout autre, André Gide a réalisé l'œuvre "scientifique et passionnée", et la grande supériorité du Voyage d'Urien est d'être un ouvrage harmonieux, complet, auguel on ne saurait rien retrancher, tant il exprime la totalité d'une idée et rien qu'elle. Les parties se groupent, se répondent, se fondent et se renforcent, et au point de vue de l'art pur, auguel on préférera toujours l'art spontané, ce poème serait l'œuvre la plus parfaite et la plus belle de Gide. Mais il contient tant d'humanité et en outre tant de beauté formelle, que la rigueur esthétique y est une qualité de plus, et que d'être contenus les élans paraissent plus sincères. Le rapprochement qui s'impose en cette circonstance est celui des poèmes homériques et en particulier de l'Odyssée. La similitude des sujets déjà indique une tendance et il faudrait considérer Le Voyage d'U-

rien comme un poème épique, par opposition au poème lyrique réalisé jadis par André Walter. Le chanteur est devenu un conteur ; le monde qu'il traverse ayant une signification symbolique a besoin non plus seulement d'un cri qui manifeste l'émotion par lui provoquée, mais d'une description qui mette en lumière toutes ses particularités voulues, et André Gide est peut-être plus grand conteur encore que grand lyrique. Son esprit lucide voit si clairement les choses qu'il ne trouve aucune difficulté à les exprimer, et il est seul à continuer la tradition des conteurs philosophiques du XVIIIe siècle ; il tient d'eux la grâce, l'aisance, l'élégance et la simplicité. dans un livre comme Le Voyage d'Urien, il met plus encore, et ce qui sépare ce livre de Candide, par exemple, c'est la poésie, la couleur, le rythme. Nous sommes en présence d'un poème, il faut le répéter, et la façon de conter diffère si le philosophe s'exprime seul, ou s'il se double d'un poète. Quand Homère dit les aventures d'Ulysse, il est un conteur aussi, mais chaque phénomène qu'il constate a pour lui une double valeur représentative et extérieure, d'une part, intellectuelle et Emotionnelle de l'autre. C'est, toutes proportions gardées, le cas d'André Gide. Aussi, outre son intérêt moral, Le Voyage d'Urien vaut par la fresque splendide d'apparences qu'il déroule ; on y voit l'état d'âme et l'idée harmoniés au décor et à l'atmosphère, et je sais des tableaux sobres, en quelques traits, comme le port de départ dans le prélude, la mer des Sargasses, et la mer de glace, d'une netteté et d'un éclat admirables ; les choses ainsi dépeintes, posément et froidement en apparence, ressortent, vivent par le choix du mot compact et précis, cui Et il est bien est le mot propre, et le seul mot propre. d'un poète le leitmotiv poignant, par exemple, de la première partie : le bain que chaque soir, après chaque étape aux îles de désirs et de tentations, les marins prennent dans l'eau diversement colorée, reflétant les ri-chesses inépuisables du ciel et de la lumière. Il y a un art infini dans ces progressions de style qui partent de la constatation pure et simple, presque sèche, et atteignent à la splendeur de coloris la plus rare, en une trame si homogène que l'accent couvre les mots et empêche presque d'en remarquer l'éclat propre, et dans ces exaltations graduelles du verbe qui vont de la spéculation froide à la passion imaginative la plus exaspérée. langue pour cette tâche possède toutes les souplesses, elle se plie à tous les sursauts de l'émotion en un rythme que le vers libre même, de ton trop soutenu, n'aurait pu rendre. André Gide voulait jadis dans Allain employer "la strophe, mais sans mètre ni rime, scandée, balancée seulement, musicale plutôt". En le présent poème il a réalisé ce rêve, et comme elle est loin la prose des romans

coutumiers! Ce sont des phrases divisées en propositions courtes, dont chacune forme un élément de cadence à peu près régulier, et qui se perd, et qu'on retrouve plus loin, élargi, diminué suivant la pensée. On rencontre là une haine profonde de l'éloquence proprement dite; la prose ainsi comprise devient un élément de perfection harmonique au même titre que le vers, et Gide, auteur prodigieux, aussi conscient que spontané, ne l'a pas choisie sans raison.

Depuis, nous avons eu de rares poèmes en vers libres d'une hardiesse admirable, comme ceux d'El Hadj, ou d'une simplicité délicieuse, comme la pièce "Greniers" qui illustrait le mois de décembre du plus récent Almanach des Poètes, et où se révèle l'ironiste et le didactique que nous étudierons plus loin.

Le tilleul et la camomille pour les migraines des familles...

Mais c'est toute l'œuvre de poésie pure d'André Gide, celle qui n'est pas la moins précieuse et qui montre l'aspect le plus facile de son talent.

δ

(La fin au prochain numéro.)

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

AUTOGRAPHES

Cinq lettres inédites de Gide offertes dans le $Bulletin\ d'autographes$ n° 755 (Avril 1975) de la Librairie Charavay (Paris) :

L.a.s. aun ami. Cambridge, leraoût 1918. 2 p. in-4. 420 F

"... chaque matin je vais chez les Strachey lire de l'anglais et causer pendant une heure. J'ai installé mon neveu (Marc Allégret) dans une famille de professeur à Grantchester et moi-même ai pu trouver à louer, non loin de lui... Cambridge est merveilleux, enthousiasmant. Dickinson m'avait aimablement invité à profiter de son appartement à King's; mais ma littérature ou la mauvaise réputation (bien imméritée) de mon oncle m'a fait refuser par le conseil du collège..." Il lui fait adresser par la N.R.F. un rare petit exemplaire de sa traduction de Typhon qui vient de paraître.

L.a.s. à un ami. S.l.n.d., 1926 ou 27. 2 p. in-8. 180 F

T... Le 21 je vais rejoindre Marc Allégret aux Saintes-Marie, où il sera déjà depuis quelques jours (cu à Arles), se proposant de tourner un film de la fête. Simon me dit que tu serais homme à lui donner d'excellents tuyaux ?... M'accompagnerais-tu là-bas ?..." Il lui donne rendez-vous à la gare.

(En réalité, cette lettre est de mai 1929.)

1 l.a.s. et 2 cartes postales a. s. à Fernand Gabilanez.
Cuverville, 24 avril 1931, 26 février 1935, 27 mars 1933.
3 p. in-8.
240 F

Gide va s'informer du sort du manuscrit de Gabilanez et veillera à ce qu'il ne reste pas trop longtemps dans les tiroirs... "Tout heureux de recevoir votre lettre! Oh! ne vous excusez pas de sa confusion. Il faut avoir bien peu d'idées en tête pour arriver (de nos jours) à

leur entente et mise au pas. C'est déjà beaucoup d'arriver à entendre distinctement la voix de chacune; quant à les accorder en soi, quelle chimère! mais cette division même, ce trouble, ces antagonismes irréductibles... c'est pain bénit pour le romancier — que vous êtes (et que je ne suis plus, hélas!)..."

Le 31 mai dernier, à la Galerie Falmagne de Bruxelles, a eu lieu une vente publique de beaux livres organisée par M. Raymond Degreef (Librairie Simonson). Sous le n° 24 du catalogue était offerte une lettre inédite de Gide ainsi décrite :

L.a.s., 2 p. in-12, adressée à Louis Ducreux, datée du 12 juin 1933.

... "Les livres, on doit les rencontrer d son heure, qui est rarement celle de leur publication. D'ailleurs mes Faux-Monnayeurs furent plus ou moins éreintés par toute la presse (d la seule exception d'un article de Pierre-Quint) lorsqu'ils parurent. Il n'y eut pareille unanimité que pour louanger le Contrepoint d'Huxley... Mais, je vous en prie, ne lisez pas les Caves en feuilleton, car je ne sais si L'Huma ne fera pas subir d mon texte (pas du tout fait pour son public) d'affreux tripatouillages" etc... Très belle lettre.

LIVRES ET ARTICLES

A peine la Bibliographie chronologique de l'œuvre d'André Gide (1889-1973) de Jacques COTNAM est-elle sortie (v. BAAG n° 26, pp. 49-50), que le même éditeur (G.K. Hall & C°, 70 Lincoln Street, Boston, Mass. 02111, U S A) annonce, du même auteur, un Inventaire bibliographique et Index analytique de la Correspondance d'André Gide (publiée de 1897 à 1971): un vol. relié, 26 x 18 cm, xii-728 pp., ISBN 0-8161-1137-5. Ces ouvrages peuvent être commandés directement à l'Éditeur, en se recommandant du BAAG et en joignant le réglement à la commande (Bibliographie: \$ 28.00; Inventaire: \$ 39.00).

M^{me} Ezza AGHA MALAK, membre de l'AAAG, a soutenu en décembre dernier devant l'Ecole Supérieure des Lettres de Beyrouth (Université de Lyon II), un mémoire de maîtrise intitulé : Étude de l'Image dans "Les Nourritures terrestres" d'André Gide (un vol. br., 29 x 20,5 cm, vi-144 p.). M^{me} Agha Malak a bien voulu faire don d'un exemplaire de son travail à la "Bibliothèque André Gide", ce dont nous la remercions vivement ici.

On trouvera de nombreuses mentions de Gide dans la

biographie d'Aragon récemment publiée par Pierre DAIX (Aragon: Une vie à changer, Paris: Éd. du Seuil, 1975, un vol. br., 24 x 15,5 cm, 450 pp. + 8 pp. ill., 47 F). Toutefois, "Aragon ne désirant pas renouveler l'exception qu'il avait consentie à Roger Garaudy de consulter les manuscrits du Fonds Doucet qu'il a déclarés incommunicables", rien n'est cité ici de la correspondance Aragon-Gide (22 lettres d'Aragon à Gide se trouvent à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet). Relevons seulement, p. 147, un fragment inédit d'une lettre d'Aragon à Jacques Doucet, de septembre 1923, où il résumait ainsi la carrière de Gide:

Il a passé sa vie à découvrir des problèmes de première grandeur, ceux autour desquels allait se livrer la lutte intellectuelle de toute une génération. Mais, dans le même moment, il les faussait, leur donnait une solution hâtive et dérisoire...

Notons enfin que, curieusement, le livre de Pierre Daix ne fait aucune allusion aux violentes attaques d'Aragon contre Gide à la Libération...

La troisième livraison des Cahiers du 20º Siècle, publiés par la Société d'Étude du XXº Siècle aux Fditions Klincksieck, est parue sous le titre : Cinq rencontres de Jacques Rivière (v. BAAG n° 26, p. 41). On y lira avec le plus vif intérêt l'excellente étude de notre ami Kevin O'NEILL : "Jacques Rivière et André Gide : Deux épisodes dans l'histoire de leurs relations (1920-1921)" (pp. 23-47); des fragments de sept lettres inédites de Gide y sont cités.

Dans son feuilleton du Monde des livres du 4 avril, consacré aux 226 lettres inédites de Jean Paulhan à Étiemble, Bertrand POIROT-DELPECH avait écrit : "Comme Valéry, Gide et la plupart des écrivains de sa génération, à l'exception notable de Malraux et Groethuysen, Paulhan ne connaît Marx que par des morceaux choisis ou par oufdire (...)". A ce propos, notre ami Roland SAUCIER, ancien directeur de la Librairie Gallimard du Boulevard Raspail, a pu apporter le témoignage suivant, publié dans Le Monde du 18 avril sous le titre : "A propos de Gide et Marx" :

Vers les années 1930-1931, Gide vint un jour à la Librairie Gallimard me demander de lui fournir Le Capital. Je lui fis porter les quatorze volumes (de mémoire, est-ce treize ou quinze ?) de l'édition Costes. Pendant plusieurs mois je vis Gide aller et venir avec un volume du Capital dans sa poche de veston. Un autre jour, il vint me dire : "Ouf! Je n'en puis plus. J'ai peiné sur les quatre premiers tomes du Capital, je n'en puis plus, j'abandonne!"

Comme je lui dis mon "allergie" à Marx, comme d'ailleurs à

tout ce qui touche à la philosophie, l'économie politique, etc., il me dit: "Tout de même, il faut lire les Essais littéraires de Marx. Il y a, entre autres, un essai sur Balzac dans lequel il est dit que c'est le romancier qui lui a le plus appris sur la question sociale."

Dans le n° 1 de *Micromégas* (septembre-décembre 1974), nouvelle revue d'études françaises publiée à Rome, pp. 87-101 : "Nelle *Paludi* di Gide", par Mariella DI MAIO. Parmi les articles annoncés pour paraître dans cette revue : "Gide e il Segreto", par Gianfranco RUBINO.

Signé PANGLOSS, dans l'hebdomadaire satirique belge Pan (n° 1579, 2 avril 1975, p. 4), un compte rendu du livre de Charles Brunard, Correspondance avec André Gide et Souvenirs.

Signalons à nos lecteurs plusieurs articles de M. Lionel RICHARD (dont nous avions mentionné, dans le BAAG n° 25, p. 67, un essai sur "La N.R.F. devant l'Allemagne de 1909 à 1914") : "L'image de l'Allemagne dans La N.R.F. de 1909 à 1939" (Revue de Psychologie des Peuples, juin 1970, pp. 197-210); "Giraudoux entre deux nationalismes" (Mosaic, n° 4, 1972, pp. 103-8); "Barbusse, Clarté et l'Allemagne" (Europe, septembre 1974, pp. 105-11); "Drieu la Rochelle et La N.R.F. des années noires (Revue d'Histoire de la deuxième Guerre mondiale, n° 97, janvier 1975, pp. 67-84); "Jacques Rivière et l'Allemagne" (Ethno-psychologie, mars 1974, pp. 51-80); "Sur l'expressionnisme allemand et sa réception critique en France de 1910 à 1925" (Arcadia (Zeitschrift für Vergleichende Literaturwissenschaft), Band 9, 1974, Heft 3, pp. 266-89). A paraître : "Jacques Rivière et l'orientation idéologique de La N.R.F. au lendemain de la première Guerre mondiale" (dans Ethno-psychologie) et "André Suarès face au nazisme" (dans le second cahier de la série André Suarès, publiée aux Lettres Modernes).

TRAVAUX EN COURS

"André Gide et l'Islam", thèse pour le doctorat du 3^e cycle (Islamologie) : M. Philippe GOUDEY (Université de Paris-Sorbonne).

"L'Ironie dans l'œuvre d'André Gide", thèse pour le doctorat d'État ès Lettres : M. Pierre LACHASSE (Université de Paris-Sorbonne).

INFORMATIONS DIVERSES

- ROBERT LEVESQUE Nous avons appris avec tristesse la mort, survenue à Paris le 12 avril 1975, de notre ami Robert Levesque. Né le 9 février 1909, on sait qu'il avait été l'élève de Marcel Jouhandeau au Pensionnat de Passy, puis était entré en relations vers 1926 avec Gide, dont il fut en 1939 le "compagnon de voyage" en Grèce. On relira, dans l'Hommage à André Gide de La N.R. F. (novembre 1951), les souvenirs de Robert Levesque (pp. 252-7: "Le Compagnon de voyage") et, dans le BAAG n° 8 (juillet 1970), pp. 6-7, une belle lettre de Marcel Jouhandeau à Gide à son sujet. Poète, il avait obtenu en 1968 le Prix Valery Larbaud pour Les Bains d'Estrémadure (Gallimard éd.).
- CAHIERS ANDRÉ GIDE 5 Quatre mois après sa sortie, les Editions Gallimard ont dû faire un deuxième tirage du tome II des *Cahiers de la Petite Dame* (ach. d'impr. 10 avril 1975).
- HENRI RAMBAUD Le dernier cahier de la revue du Centre Universitaire Charles Péguy de Lyon (15, rue Sala, 69002 Lyon, et 12, Villa La Croix Nivert, 75015 Paris) s'ouvre sur un article intitulé: "Une année avec Henri Rambaud" où l'auteur, M. François Richard, rend hommage à celui qui fut son professeur puis son ami, et évoque finement la méthode et la perspicacité du critique de Gide, de Valéry et de Maurras (L'Astrolabe, n° 40-41, 1er trimestre 1975, pp. 5-14; une belle et fidèle photographie d'Henri Rambaud en couverture).
- EXPOSITION L'Université de Lyon II a organisé, du 27 mai au 7 juin, une exposition des publications dues à ses chercheurs et à ses centres d'études. Le Centre d'Études Gidiennes y occupait naturellement une bonne place, avec le Bulletin des Amis d'André Gide, les Cahiers André Gide, la série André Gide, les Archives André

Gide et diverses autres publications.

Bibl. de Tufts University, Medford, Mass.

• L'AAAG ET LES BIBLIOTHÈQUES • Plus de soixantedix bibliothèques, publiques ou universitaires, reçoivent aujourd'hui les publications de l'AAAG (membres fondateurs ou titulaires de l'Association ou abonnées au BAAG) — dont les deux tiers à l'étranger.

- dont les deux tiers à l'étranger. En France : Bibl. de l'Université d'Amiens (Lettres et Droit) Bibl. de la Section de Français de l'Université d'Amiens Bibl. de Français de l'Université de Bordeaux III Bibl. de la Section de Français de l'Université de Brest Bibl. centrale de l'Université de Caen Bibl. de l'Institut de Français de l'Université de Caen Bibl. de la Fondation Camargo, Cassis Bibl. du Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle Bibl. Interuniversitaire de Lyon Bibl. André Gide de l'Université de Lyon II Bibl. municipale de Montauban Bibl. de l'Université Paul-Valéry, Montpellier Bibl. de l'Association des Amis de Charles-Louis Philippe (Moulins) Bibl. municipale de Nancy Bibl. municipale d'Orléans Bibl. littéraire Jacques-Doucet, Paris Bibl. de la Société Paul Claudel, Paris Bibl. de la Sorbonne, Paris Bibl. publique Beaubourg, Paris Bibl. municipale de Rouen Bibl. de l'Institut de Français de l'Université de Strasbourg II Bibl. des Lettres Modernes de l'Université de Toulouse-Le Mirail Bibl. de la Salle André Gide du Musée municipal d'Uzès Bibl. de l'Association des Amis de Valery Larbaud, Vichy Aux États-Unis : Bibl. de l'Université de Cincinnati, Ohio Bibl. de l'Université de Floride, Gainesville Bibl. Swen Franklin Parson, Northern Illinois University, DeKalb Bibl. de l'Université de l'Iowa, Iowa City Bibl. de l'Université du Kansas, Lawrence Bibl. de l'Université du Massachusetts, Amherst Bibl. de l'Université du Michigan, Ann Arbor Bibl. de l'Université de l'État du Michigan, East Lansing Bibl. de l'École Française de Middlebury, Vt. Bibl. de l'Université du Missouri, St.Louis Bibl. de Mount Holyoke College, South Hadley, Mass. Bibl. de Rutgers University, New Brunswick, N.J. Bibl. du Collège d'État de Sacramento, Calif. Bibl. Neilson, Smith College, Northampton, Mass. Bibl. de l'Université de l'État de New York à Stony Brook

Bibl. Howard-Tilton Memorial, Tulane University, New Orleans, La.

```
En Grande-Bretagne :
Bibl. de l'Université de Cambridge
Bibl. de l'Université d'Exeter
Bibl. de l'Université de Glasgow
Bibl. de l'Université du Kent, Canterbury
Bibl. de l'Université du Lancaster, Bailrigg
Bibl. de l'Université de Leeds
Bibl. de l'Université de Leicester
Bibl. de l'Université de Liverpool
The London Library
Bibl. de University College, Londres
Bibl. de l'Université de Newcastle-upon-Tyne
Bibl. de Merton College, Oxford
Bibl. de l'Université du Warwick, Coventry
 . Au Canada :
Bibl. de Carleton University, Ottawa
Bibl. de l'Université de Colombie Britannique, Vancouver
Bibl. de l'Université Laval, Québec
Bibl. de l'Université de Montréal
Bibl. Harriet Irving, Université du Nouveau Brunswick, Fredericton
Bibl. de l'Université du Western Ontario, London
Bibl. de l'Université de Regina
Bibl. de l'Université de Waterloo
    En République Fédérale Allemande :
Bibl. de l'Université de Bonn
Bibl. de Romanistique de l'Université de Hambourg
Bibl. de l'Université de la Sarre, Sarrebruck
    En Suisse :
Bibl. cantonale et universitaire de Fribourg
Bibl. de la Société de Belles Lettres de Lausanne
    En Belgique :
Bibl. de l'Université d'Anvers, Wilrijk
    Au Luxembourg :
Bibl. Nationale, Luxembourg
    En Australie :
Bibl. de l'Université des Nouvelles Galles du Sud, Kensington
```

COLLOQUE ANDRÉ GIDE

Comme nous l'avons déjà annoncé, nos amis les Professeurs Jacques COTNAM, W. Andrew OLIVER et C.D.E. TOLTON organisent à New College de l'Université de Toronte un COLLEQUE ANDRÉ GIDE les 24 et 25 octobre prochains. Il réunira quelques-uns des spécialistes gidiens de réputation internationale, dont : Germaine FPÉE, Lydia BRONTË, Catharine SAVAGE BROSMAN, Elaine D. CANCALON, Alain GCULET, W. Wolfgang HOLDHEIM, George W. IRELAND, Cloude MARTIN, Gerald PRINCE, Vinio ROSSI. Quatre séances rassemblerent des communications sur : les œuvres de jeunesse — les récits — les soties — Les Faux-Monnayeurs. Programme détaillé diffusé en septembre. Informations : Dept. of French, New College, University of Toronto, Toronto 181, Ont., Canada.

NOUVEAUX MEMBRES DE L'ASSOCIATION

Liste des Membres de l'AAAG dont l'adhésion a été enregistrée entre le 8 avril et le 3 juin 1975 :

- 693 M. François RAGAZZONI, expert-comptable, Monaco (Fon-dateur).
- 694 M. Georges YAMINE, 75014 Paris (Titulaire).
- 695 M. Roger DELAGE, professeur au Conservatoire et chef d'orchestre, 67000 Strasbourg (Titulaire).
- 696 M^{11e} Brigitte LE PAGE, étudiante, 75013 Paris (Étudiant).
- 697 M. Jean-Jacques DURLIN, répétiteur d'enseignement agricole, 45120 Chalette sur Loing (Titulaire).
- 698 M. Robert DELAGNEAU, conservateur honoraire de Musée, 62200 Boulogne-sur-Mer (Titulaire).
- 699 Mme Armelle RÉMY, secrétaire, 75009 Paris (Titulaire)
- 700 Librairie A. G. NIZFT, 75005 Paris (Abonné BAAG).
- 701 BIBLIOTHÈQUE de l'UNIVERSITÉ CARLETON, Ottawa, Canada (Abon né BAAG).
- 702 M^{me} Inérèse BEAUDOIN, secrétaire d'administration, Québec, Canada (Titulaire).
- 703 BIBLIOTHÈQUE de l'UNIVERSITÉ DE L'IOWA, Iowa City, Iowa, USA (Abonné BAAG).
- 704 M. Henri HEINEMANN, professeur et écrivain, 93250 Villemomble (Titulaire).

PUBLICATIONS DE L'ASSOCIATION ET DU CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

Les prix indiqués ci-dessous (franco de port et d'emballage) sont strictement réservés aux Membres de l'AAAG. Les commandes sont à adresser au Secrétariat, accompagnées de leur réglement par chèque postal ou bancaire libellé à l'ordre de l'Association. (Rappelons que tout mandat ne peut être envoyé qu'à la Trésorière, v. page suivante) BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE Vol. I (n° 1-17, 1968-72), broché, 27 x 21 cm, 360 pp. Vol. II (n° 18-24, 1973-74), broché, 20,5 x 14,5 cm, 464 pp. . . Le numéro séparé (dans les limites du stock disponible) 5 F CAHIERS ANDRÉ GIDE (Exemplaires numérotés du tirage réservé aux Membres de l'AAAG seul tirage numéroté - : 500 ex. pour les n° 1 à 3, 600 ex. pour les n° 4 à 6. Le prix entre parenthèses est celui du volume ordinaire vendu en librairie. Volumes brochés, 20,5 x 14 cm.) Cahiers ! (1969). Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immora-Cahiers 2 (1970). Correspondance André Gide - François Mauriac. Cahiers 3 (1971). Le Centenaire. 364 pp. (32 F) 26 F Cahiers 4 (1972). Les Cahiers de la Petite Dame, I. 496 pp. 34 F Cahiers 5 (1973). Les Cahiers de la Petite Dame, II. 672 pp. Cahiers 7. Correspondance André Gide — Jacques-Émile Blanche. AUTRES PUBLICATIONS Susan M. STOUT, Index de la Correspondance André Gide - Roger Martin du Gard. Un vol. broché, mêmes format et couverture que la Correspondance, 64 pp. (tir. lim. à 500 ex. hors comm.), 1970. 8 F

 Claude MARTIN, La Nouvelle Revue Française de 1919 à 1925 : Généralités, documents, table des sommaires, index des auteurs et des textes. Un vol. broché, 20,5 x 14,5 cm, 160 pp. (tir. lim. à 250 Claude MARTIN, La Nouvelle Revue Française de 1940 à 1943 : Généralités, documents, table des sommaires, index des auteurs et des textes. Un vol. broché, 20,5 x 14,5 cm (tir. lim. à 250 ex. nu-Sous presse Claude MARTIN, La Nouvelle Revue Française de 1925 à 1934 (un vol.), La Nouvelle Revue Française de 1935 à 1940 (un vol.), La Nouvelle Revue Française de 1908 à 1914 (un vol.). En préparation Annuaire des Amis d'André Gide En préparation

EN DIFFUSION

Série annuelle ANDRÉ GIDE Collection ARCHIVES ANDRE GIDE Collection BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE

(publiées aux "Lettres Modernes")

VOIR PACE 39

COTISATIONS 1975

Membre Fondateur 100 F Membre Titulaire 35 F Membre Étudiant 25 F

Réglement par :

- virement ou versement au CCP de l'Association des Amis d'André Gide, PARIS 25.172-76
- chèque bancaire libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide, et envoyé à Madame de BONSTE TEN, Trésorière de l'AAAG, 14, rue de la Cure, 75016 PARIS
- mandat envoyé au nom et à l'adresse de Madame de BONSTETTEN (En cas de mandat international, prière d'augmenter la somme envoyée de 2 F pour compenser la taxe perçue à la réception)

En raison des fluctuations des changes, nous ne pouvons accepter que les paiements en FRANCS FRANÇAIS.

Publication trimestrielle Commission Paritaire: N° 52103 Directeur resp.: Claude MARTIN

Dépôt légal : Juillet 1975



